

## POURQUOI NOTRE MINISTÈRE EST STÉRILE OU PEU FRUCTUEUX ? AU CLERGÉ PAROISSIAL

### PETIT EXAMEN DES OBSTACLES AU SUCCÈS DE L'APOSTOLAT DANS LES TEMPS ACTUELS

PAR L'ABBÉ LOUIS STÉVENARD DIRECTEUR DE L'ŒUVRE SAINT CHARLES BORROMÉE À GRAMMONT, DIOCÈSE DE NAMUR

*Dum ætas hæc nostra eximiis pastoribus indiget, perfectum sacri ministerii  
exempar cunctis ad imitandum præsto esset B. Vianney... (Pius Papa X)*

Imprimatur. Cambrai, 21 août 1905. J. B. Carlier, Vic. Gén.

Archevêché de CAMBRAI  
Cambrai, le 21 août 1905  
Très cher Monsieur l'Abbé,

Je remercie plus que je ne puis le dire le Sacré-Cœur de la bonne inspiration qu'il vous a donnée de publier ce petit livre, ayant pour but de nous faire revenir à un genre de vie tout apostolique.

Déjà les épreuves d'aujourd'hui et **celles plus grandes qui nous attendent demain** montrent combien c'est là une œuvre d'actualité.

Je vous souhaite beaucoup de lecteurs qui, guidés par les enseignements substantiels que vous leur rappelez, et fortifiés par la grâce, deviennent de fidèles imitateurs du saint Curé d'Ars.

Veillez agréer, bien cher Monsieur l'Abbé, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués en N.-S.  
+ J.-B. CARLIER. vic. gén.

Lettre de M. l'Abbé Franchistéguy, Ancien Vicaire Général de Bayonne à l'auteur.  
Bien vénéré Confrère,

...Oui, nous périssons, **la France catholique se meurt, parce que nous n'avons pas su faire des chrétiens...** Raviver ou ressusciter en nous l'esprit du divin Crucifié, mieux nous sanctifier nous-mêmes pour mieux sanctifier les autres et relever ainsi, sauver la France, c'est le but, si je ne me trompe, de vos efforts, le but de la mission si pleine d'actualité que Dieu vous donne. Daigne le divin Maître, dans Son amour, dans Sa miséricorde pour l'Église de France, bénir une telle œuvre ; et la France, après l'explosion de l'orage et le déchainement de la tempête, se redressera encore fille aînée de l'Église !...

Je suis bien des vôtres, comprenant par la grâce de Dieu **la nécessité de nous réveiller et de nous réformer les premiers, pour pouvoir réformer les peuples.** Le salut de nos âmes, la résurrection de la France est à ce prix...

Veillez m'expédier deux cents exemplaires de tous vos Opuscules à l'usage du Clergé. Je les prends volontiers à ma charge et je les distribuerai à nos prêtres, à nos séminaristes. Que ne puis-je les placer, non seulement sous leurs yeux, mais dans leurs esprits, dans leurs cœurs, dans leurs actes !

Je saisis cette occasion, vénéré Confrère, pour vous renouveler l'assurance de mes sentiments de haute estime, etc.

Extrait d'une lettre De **Mgr Gay**, évêque d'Anthédon.

J'ai lu avec la plus grande satisfaction la plupart des Opuscules que vous m'avez envoyés (Tracts et Brochures). J'ai admiré partout dans ces pages la connaissance profonde que leur auteur a des sujets qu'il traite, son expérience des hommes et surtout des jeunes gens, la sagesse des règles qu'il trace, la discrétion de ses conseils, l'opportunité des Œuvres qu'il propose, et par suite les moyens précieux qu'il fournit aux prêtres zélés de porter un puissant remède aux maux qui nous désolent. Que Dieu bénisse vos entreprises, cher Monsieur l'Abbé ; qu'il suscite un grand nombre de prêtres convaincus du devoir qui incombe à tous, mais spécialement au Clergé, d'opposer aux envahissements croissants de l'impiété et des ténèbres ces forces vives dont nous sommes seuls à disposer, à savoir la prière, les vertus, le zèle et, pour tout dire d'un mot, la sainteté.

Fasse la bonté de Notre-Seigneur que vos petits traités se répandent, qu'ils soient lus, compris, mis en pratique, et qu'enfin ils donnent tous les bons fruits que leur sève me paraît contenir. Je le lui demande de tout mon cœur, en vous bénissant de sa part et en vous renouvelant l'assurance de mes sentiments tout dévoués.

+ CHARLES, Évêque d'Anthédon, Anc. Aux. Du Card. Pie, Évêque de Poitiers.

Ce petit volume a été propagé ou particulièrement encouragé par plusieurs prélats, notamment par Mgr Gibier, évêque de Versailles.

### POURQUOI NOTRE MINISTÈRE EST STÉRILE. OBJET DE CE PETIT TRAITÉ ; SON OPPORTUNITÉ.

Nous disons souvent à nos fidèles qu'ils se font de graves illusions, qu'ils n'ont plus qu'**un christianisme de surface** et que l'esprit de l'Évangile est totalement méconnu parmi eux. C'est, hélas, bien vrai dans beaucoup de pays. Mais nous-mêmes, chers Confrères, ne nous faisons-nous pas pareillement illusion sur divers points ? Et n'est-ce pas le motif pour lequel notre ministère est si peu fructueux ?

C'est un vieillard qui hasarde timidement cette réflexion. *Non scribitur ad probandant, sed ad narrandum.* Nous ne voulons critiquer ni surtout accuser personne ; nous venons dire tout bonnement ce que nous avons vu et ce que nous pensons. Qu'on veuille bien ne pas s'en offenser, et que chacun fasse ensuite ce qu'il jugera le meilleur.

Voici d'abord un fait d'expérience. Prenez dix prêtres un an après leur sortie du séminaire ; il y en a six pour le moins qui n'ont plus l'esprit profondément sacerdotal, le zèle apostolique qui les animaient le jour de leur première messe. Pourquoi cela ? Voilà ce qu'ils devraient se demander et sur quoi ils ferment trop facilement les yeux : cette simplicité, cette régularité, cet amour de l'étude, cette délicatesse de conscience, ce désir ardent de gagner des âmes à Jésus-Christ, combien toutes ces vertus ont baissé ! Et après dix ans, à peine trouveriez-vous deux de ces dix qui aient conservé leur première ferveur.

A notre avis, la grande cause de nos insuccès est là : nous ne sommes pas assez prêtres. **L'élément surnaturel fait défaut** ; les sentiments humains ont trop d'empire. Les progrès de la libre pensée, la persécution, les menées des sociétés secrètes ne sont pas les principaux obstacles, car la grâce divine en triomphe aisément et ja-

mais les hommes apostoliques n'ont eu de plus grands succès qu'au berceau de l'Église, alors que tout était contre eux : le paganisme, la philosophie, les pouvoirs publics. Ce fait prouve également que la stérilité de notre ministère ne provient pas de l'emploi de prétendues mauvaises méthodes. De nos jours, certains esprits veulent réglementer l'action sacerdotale, "organiser la victoire religieuse" absolument comme on dirige l'action sociale, économique et politique. Leurs théories sont ingénieuses, mais devraient nous faire sourire de pitié. Les apôtres ne suivaient aucune méthode, **ils ne connaissaient que l'Évangile et s'en tenaient à cela**. C'est encore ce qu'il y a de capital au 20<sup>e</sup> siècle. Prier, prêcher, se dévouer, voilà tout le secret. Hélas, n'est-ce pas ce qui manque le plus ?

Les vrais obstacles sont en nous mêmes. Supprimons-les ; nous ferons des merveilles.

Chers Confrères, à l'heure actuelle il semble d'une absolue nécessité de réfléchir sérieusement sur les questions traitées dans cet opuscule et de nous pénétrer de la gravité de notre mission. Trop souvent, on ne considère plus aujourd'hui le sacerdoce que d'un œil tout humain, et il en résulte les abus les plus déplorables. Jusqu'ici, il pouvait sembler que les solennelles et effrayantes sentences des Pères, des Docteurs et des conciles sur notre saint état affectaient un peu d'exagération. Mais le moment n'est-il pas venu où elles acquièrent une pleine vérité ? Hélas ! Et c'est le moment où l'on paraît n'en avoir plus le moindre souci !

Écoutons :

**"Le prêtre sera condamné pour les iniquités de son peuple**, dit saint Isidore de Séville, **s'il n'instruit par les ignorants et ne reprend pas les coupables**".

**"Dans le prêtre, les fautes même légères peuvent être très grandes"**. Concile de Trente.

**"Nous tuons autant d'âmes que nous en laissons aller à la mort"**. Saint Grégoire.

**"Je ne parle pas à la légère, mais d'après une profonde conviction : je ne crois pas que beaucoup de prêtres se sauvent : il y en a bien davantage qui se damnent. Et cela arrive, non pas tant à cause de leurs fautes personnelles qu'à cause des péchés de leurs frères auxquels ils n'apportent pas remède comme ils le devraient"**. Saint Jean Chrysostome.

**"Rien n'est plus difficile ni plus périlleux que le ministère sacerdotal"**. Saint Augustin.

On ferait un livre avec les avertissements que l'Église a donnés aux prêtres par l'organe de ses docteurs et de ses saints : Dieu veuille qu'ils ne soient pas perdus pour nous !

#### PREMIER OBSTACLE : L'ABSENCE D'ESPRIT INTÉRIEUR.

Les ministres de Jésus-Christ auxquels on décerne universellement le titre de bons prêtres, et qui sont tels en effet devant Dieu comme devant les hommes, peuvent se diviser en deux catégories bien distinctes, la première qui compte un nombre respectable de sujets, - un très grand nombre même dans les diocèses religieux, - la seconde, représentée par une minorité presque imperceptible. Ils se reconnaissent aux signes suivants :

- Les uns travaillent plus qu'ils ne prient ; les autres prient plus qu'ils ne travaillent.
- Les uns portent l'agitation, les préoccupations de la vie active dans leurs prières ; les autres portent fonction, le recueillement de la prière dans les œuvres de la vie active.
- Les uns sont toujours empressés, toujours en mouvement. Il leur semble que plus ils font, plus ils avancent les affaires du bon Dieu. Ils commencent une chose avant d'avoir achevé la précédente, veulent mener de front les entreprises les plus diverses et les plus complexes, et ne sont jamais en repos ni extérieurement, ni intérieurement. Les autres sont calmes, posés, graves, réservés ; ils se possèdent eux-mêmes ; ils font une chose après l'autre et se soucient infiniment davantage de faire bien que de faire beaucoup.
- Les uns voient surtout le résultat extérieur, les succès obtenus dans l'enseignement, l'accroissement rapide et considérable d'un Patronage, l'enthousiasme excité dans un auditoire par un éloquent discours. Aussi mettent-ils en œuvre tous les moyens humains, sur lesquels, involontairement, ils comptent beaucoup plus que sur la grâce. Les autres sont peu touchés du succès apparent ; ils estiment que dans la grande œuvre du salut des âmes, les vraies victoires sont celles qu'on remporte sur les cœurs et qu'elles restent parfois longtemps cachées à nos yeux ; ils se défient d'eux-mêmes, de leur science, de leurs talents ; et quoique fidèles à employer les industries conseillées par une sage prudence, ils mettent principalement leur confiance dans les moyens surnaturels, la prière, les sacrifices volontaires, les sacrements, en un mot, ce qui attire sur les œuvres la grâce de Dieu.
- Les uns sont exaltés et comme enivrés par la réussite de leurs entreprises. Tout hors d'eux-mêmes, ils ne peuvent s'empêcher de faire grand bruit des bénédictions accordées à leur zèle. Souvent alors, leur ardeur imprudente ne connaît plus de bornes : ils compromettent leur santé et épuisent prématurément leurs forces en se prodiguant pour le prochain ; quelquefois même, et c'est plus grave, ils vont jusqu'à exposer leur vertu sous l'inspiration de ce zèle indiscret, qui les rend victimes des plus dangereuses illusions. Par contre, un échec suffit pour les décourager. Ils s'irritent, s'agrippent, se désolent, pleurent, se plaignent à leurs confrères... finalement ils abandonnent l'œuvre qu'ils avaient entreprise ou ne s'en occupent plus que par manière d'acquiescement ou par nécessité. - Les autres ont une conduite toute contraire : peu sensibles aux succès, surtout aux premiers succès, ils ne perdent pas courage lorsqu'ils éprouvent un échec. Non seulement ils savent que les vrais succès sont un mystère pour l'homme et le secret de Dieu, mais il leur est indifférent, dans un certain sens, d'avoir des succès ou de n'en point avoir : leur grande préoccupation est de travailler pour Jésus-Christ ; et pourvu que leur conscience leur rende ce témoignage qu'ils n'ont rien négligé de ce qui est leur devoir, ils se tiennent en paix, remettant entre les mains de Notre-Seigneur le soin de faire fructifier leurs labeurs.

De ces **deux sortes de prêtres**, les premiers n'ont **pas l'esprit intérieur** ; et c'est le principal et très grave obstacle que nous croyons devoir signaler à la vraie réussite de leurs œuvres apostoliques.

Ajoutons qu'à l'heure présente c'est **le plus fréquent**. Le modernisme est le chaud partisan des moyens naturels, et malheureusement il a plus ou moins exercé son influence dans les rangs du sacerdoce, principalement sur les jeunes prêtres. Il en est résulté une sorte de **rationalisme** dans l'exercice du ministère paroissial. "L'Église,

écrivait un des représentants les mieux qualifiés de cette dangereuse école, est appelée aujourd'hui à faire porter davantage son action sur l'ordre naturel... Chaque siècle a son idéal en fait de perfection : tantôt c'est le martyr et tantôt l'humilité du cloître. Aujourd'hui, il nous faut l'homme d'honneur chrétien. Que les catholiques donnent l'exemple d'un vote honnête et d'une bonne tenue sociale, ils feront plus pour la gloire de Dieu et le salut des âmes que s'ils se flagellaient... Nous nous appuyons souvent sur Dieu bien plus que Dieu ne le désire... (!) Il faut user de tous les moyens naturels... Il y a en Europe des prêtres, par dizaines de mille, qui disent fort bien leur chapelet, mais qui n'ont pas leurs pareils pour faire le vide autour de leur chaire", etc., etc.

Tout cela, ce sont autant de paradoxes, qui égarent des âmes trop naïves. Non, il n'y a pas un "idéal de perfection chrétienne" pour chaque siècle ; il n'y a pas une humilité pour le cloître " qui, dans un autre siècle, se remplace par le "martyr". Il y a "**un baptême, une foi, un Évangile**", et quiconque enseigne le contraire est un hérétique. Cet Évangile fait à tous un commandement de l'humilité, aussi bien aux curés du 20<sup>e</sup> siècle, qui ne sont pas dans les cloîtres, qu'aux religieux des siècles passés. Cet Évangile met **à la base du christianisme l'esprit de pénitence** ; anathème à celui qui ose dire "que la bonne tenue sociale et un vote honnête valent mieux que la discipline et les austérités". Mais où sont donc les fidèles qui se flagellent de nos jours ? Et n'est-ce pas justement parce qu'il n'y en a plus que tout va si mal ?... Devons-nous relever enfin cette absurde boutade qu'il y a des prêtres par dizaines de mille qui savent fort bien dire leur chapelet et qui ne valent rien pour l'exercice du saint ministère ? Les prêtres qui disent si bien leur chapelet disent bien aussi le bréviaire et la messe, s'acquittent religieusement de leurs exercices spirituels ; or les prêtres qui font bien tout cela sont des prêtres zélés, actifs et immanquablement, des **sauveurs d'âmes**. C'est une odieuse calomnie et une impiété que d'attribuer aux prêtres pieux l'affaiblissement de la religion, qui est exclusivement le fait des prêtres indépendants et orgueilleux (quelque habiles organisateurs qu'ils puissent être), des prêtres paresseux et mondains, lesquels ne sont pas du tout des prêtres pieux.

Si le curé n'est qu'un **fonctionnaire** ou un **administrateur**, il se donne une peine inutile ; la religion ira s'affaiblissant de plus en plus dans sa paroisse, pour finir par disparaître comme une vieillerie dont il ne faut plus. Il aura beau être un savant distingué, un brillant orateur, un habile conférencier, il aura beau être profondément versé dans les connaissances sociales, morales, économiques, politiques et autres ; ce curé échouera, s'il n'a pas la piété, l'esprit surnaturel, qui fait mépriser toutes ces choses pour **n'attendre le succès que de Dieu**. Oui, il échouera malgré son habileté et ses multiples industries (peut-être même à cause de cela) ; il échouera, c'est-à-dire qu'il n'obtiendra qu'un succès apparent, superficiel, éphémère ; son action sur les âmes sera frappée d'une perpétuelle stérilité.

Supposez au contraire un prêtre de capacités ordinaires, qui reste très ignorant de tout ce qu'on dit sur les "grands moyens de régénération" dans les journaux et les congrès ; si ce prêtre a un cœur ardent, s'il aime Dieu et les âmes, s'il sait prier et se dévouer, ce prêtre réussira, en dépit de sa prétendue ignorance ; **il sauvera les âmes**.

Ainsi donc, il faut, à la base de tout, la piété, la sainteté, l'union intime et habituelle avec Dieu : *Ego sum vitis, vos palmites*. Et tout cela ne peut aller sans un désir sérieux de notre sanctification personnelle et un effort constant pour la procurer. On ne finit pas, écrit un directeur qui a parfaitement élucidé la question, on ne finit pas de discourir sur les moyens de régénérer les peuples : on se demande avec angoisse si la France pourra encore redevenir chrétienne ou si elle est vouée à une irrémédiable impiété ; on cherche, par toutes sortes de raisonnements et de données historiques, à découvrir quelles ont pu être les causes de cette décadence morale, qui grandit avec le triomphe des sectes antireligieuses. On s'adresse avec désespoir aux œuvres économiques, aux banques populaires, à la presse, aux sociétés de tout genre pour rattacher à l'Église les masses qui nous échappent de plus en plus : laissons les pieux laïques discuter sur tout cela tant qu'ils voudront ; nous savons bien, nous, prêtres, nous, religieux, que **si le monde est ce qu'il est, c'est principalement notre faute, et que le peuple ne serait pas tombé si bas si les hommes chargés de le guider et de l'instruire n'étaient pas déçus les premiers des hauteurs où leur saint état les obligeait à rester !** Que les ouvriers apostoliques soient plus saints, et les enfants du siècle seront moins pécheurs. Devenons **des hommes de Dieu**, et nous arracherons au démon ses infortunées victimes avec une puissance et un succès qui seront la puissance et le succès de Dieu lui-même.

**Le zèle pour notre propre perfection** : voilà le dernier mot de tout ; malheureusement beaucoup de curés, de vicaires, de maîtres chrétiens l'oublient, et leur négligence à cet égard est la cause de tant de misères que nous déplorons. Ils se persuadent que tout consiste à être très zélé pour les intérêts spirituels du prochain, et ils se rassurent en voyant certains résultats qu'ils obtiennent extérieurement par leurs efforts. Le démon ne manque pas de les entretenir dans cette fatale illusion et de les pousser chaque jour davantage à abandonner le soin de leur intérieur. Infortunés, qui ne comprennent pas que le zèle pour le salut des âmes ne saurait être ni pur, ni constant, ni réglé, ni surtout béni de Dieu, s'il n'est vivifié par un zèle plus grand encore pour notre sanctification personnelle : "*Habe primo zelum super te ipsum, et tunc juste zelare poteris etiam proximum tuum*" ! (Imit. XX, 8)

Écoutons plutôt sur ce sujet les admirables paroles d'un homme qui avait l'expérience de ces choses, le P. Lallemant.

"Notre premier soin et notre principale étude doit être notre perfection, qu'il faut préférer à tout. Partageant ensuite le reste de nos soins et des forces de notre esprit, nous nous appliquerons au service du prochain. Quiconque fait autrement peut être assuré que, bien qu'il porte l'habit religieux ou ecclésiastique, il n'a nullement l'esprit de son état, qui l'oblige de faire plus de cas des moyens de perfection qui nous unissent à Dieu, (comme instruments de Celui dont nous devons recevoir le mouvement), que de tous les autres exercices. C'est ainsi qu'il faut modérer tout le reste selon le principal, qui est l'intérieur..."

"Dieu ne se sert point des imparfaits pour l'exécution de ses grands desseins. Mais travaillez solidement à votre perfection, attachez-vous à Jésus-Christ, cherchez uniquement à Lui plaire : fussiez-vous dans un désert, Il saura bien vous trouver, et Il vous fera opérer des merveilles. Du temps de saint Bernard, combien y avait-il d'évêques, de prélats, de docteurs recommandables par leur savoir et par leur prudence ! Néanmoins, Dieu ne jeta point les

yeux sur eux. Il alla prendre le saint abbé de Clairvaux dans sa solitude, pour l'employer aux plus grandes affaires de l'Église.

"Combien Dieu, au jour du jugement, nous montrera d'âmes qu'Il aurait sauvées par nous, si nous avions été de parfaits instruments de Sa gloire ! Combien Il nous en fera voir que nous eussions efficacement aidées à se sanctifier, si nous avions été nous-mêmes des saints !

"Qui peut dire jusqu'où s'étendrait le fruit de notre ministère, s'il était animé d'une **charité parfaite** ! Les personnes que nous gagnerions à Dieu en gagneraient d'autres, et celles-ci encore d'autres, durant une longue suite d'années. **Si cela ne se fait pas, c'est par notre faute ; nous en rendrons compte à Dieu.** Pourquoi sommes-nous si aveugles que nous ne le comprenons pas" !

Voilà, pour établir la nécessité de notre sanctification personnelle, des raisons bien nombreuses et auxquelles il n'y a rien à répliquer. Qu'on nous permette de citer encore un autre auteur non moins éminent, le P. Judde, qui a si parfaitement mis en pratique le premier des conseils qu'il donne aux hommes apostoliques.

A ne considérer que nous-mêmes, dit-il, notre sanctification est tellement un premier devoir, que si nous ne pouvions pas nous sanctifier en sanctifiant le prochain, **il faudrait absolument abandonner le soin du prochain, pour ne penser qu'à nous sanctifier nous-mêmes.**

Saint Paul nous l'insinue dans l'avis qu'il donne à Timothée : *Attende tibi, et doctrinae*<sup>1</sup>.

"La raison, la voici, dans les paroles de Jésus-Christ notre Maître : " Que servirait-il à l'homme de gagner tout l'univers s'il venait à perdre son âme" ? Que servirait-il à un apôtre d'avoir gagné à Dieu une multitude d'infidèles, d'avoir peuplé le ciel d'habitants, si sa conduite personnelle n'en avait fait qu'un réprouvé ?

"Ce serait donc un misérable prétexte et une excuse bien frivole que de vouloir justifier ses négligences au service de Dieu par les occupations auxquelles on se livre pour le service du prochain, et de quitter ses exercices de piété, ou de les accomplir froidement et à la hâte pour donner plus de temps à préparer de beaux discours, à se rendre habile dans les sciences et dans les lettres, etc. Que d'inutilités ! Que de vanités ! Encore une fois, **les devoirs de notre propre sanctification doivent être toujours privilégiés** ; et s'il arrivait qu'un besoin extraordinaire nous obligeât à laisser nos exercices pour le service du prochain, il faudrait alors faire pour notre âme ce que nous savons si bien faire pour notre corps, c'est-à-dire par exemple, faire le soir **L'ORAISON** qu'il nous a été impossible de faire le matin, comme nous prenons notre repas à deux heures quand nous n'avons pas pu le prendre à midi.

"Mais bien loin que le soin de notre perfection propre puisse préjudicier au salut d'autrui, on doit dire que si nous n'avions pas d'autres raisons de nous sanctifier que la nécessité de sanctifier les autres, cette raison seule devrait nous obliger à travailler sans cesse à notre sanctification. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a qu'un saint ou un homme qui fait de grands efforts pour le devenir, qui puisse espérer d'être utile au prochain. On ne lui est utile qu'à proportion qu'on sacrifie son repos, ses aises, qu'on est plus parfaitement mort à soi-même ; on ne lui est utile qu'à proportion qu'on mérite son estime et sa confiance. Or, pour tout cela, il faut, sinon la sainteté, au moins une vertu fort avancée, avec le désir efficace de se sanctifier de plus en plus.

"Tant de fois on l'a déjà dit, mais c'est la chose qu'on oublie le plus volontiers, parce qu'elle humilie notre orgueil : ce ne sont point les talents naturels ni acquis, l'esprit, la science, la force de la parole, qui, par eux-mêmes, peuvent faire du fruit dans les cœurs, c'est **l'union de l'instrument avec le principe de la grâce.**

"Je suis la vigne et vous êtes les branches... dit Notre-Seigneur, sans Moi vous ne pouvez **RIEN** faire" (P. Judde, Tome V, *Exhortations sur divers sujets*).

Négliger le soin de sa perfection pour s'occuper de celle du prochain, c'est donc un abus, et un abus déplorable, contre lequel se sont élevés les Pères de l'Église et les Maîtres de la vie spirituelle, comme devant causer aux âmes le plus grand préjudice.

"Si les nuées sont bien pleines, dit saint Jérôme d'après un texte de l'Écriture (Eccl. 14), elles répandront la pluie sur la terre en abondance. C'est-à-dire, si les hommes apostoliques sont eux-mêmes **remplis de vertu et de doctrine**, ils les verseront avec plénitude dans le cœur de leur disciples ; mais si ces nuées n'ont point d'eau, si ces prêtres, si ces religieux n'ont point en eux-mêmes **l'esprit d'humilité et de mortification**, ils seront infailliblement **emportés par le vent de la vaine gloire et ne produiront guère de fruit dans les âmes**".

"Il faut, dit à son tour saint Bernard, que l'infusion des grâces divines précède leur effusion, qu'on s'en remplisse abondamment avant de vouloir en remplir les autres. Il faut que l'homme apostolique soit bassin et non canal, qu'il ne verse que de son trop plein comme le bassin, au lieu de répandre toute l'eau qu'il a reçue, sans en rien retenir, comme le canal. Mais, hélas, le mal est qu'il y a dans l'Église beaucoup de canaux et peu de bassins, beaucoup de gens qui servent d'instrument à la grâce divine pour arroser le cœur des fidèles, mais qui demeurent eux-mêmes à sec. Ils ont tant de charité qu'ils donnent tout aux autres et ne gardent rien pour eux, oubliant que c'est folie, car il faut premièrement songer à ses propres intérêts spirituels. *Miserere animae tuae, placens De*" (Eccl. 30).

Disons enfin que cette absence d'esprit intérieur mène tout droit à la **routine**, et la routine, on nous l'a dit assez de fois, c'est un des plus graves périls pour la vie sacerdotale. "Le malheur le plus à craindre, déclarait Massillon aux prêtres de son temps, ce ne sont pas les désordres grossiers ; c'est une insensibilité et une espèce d'engourdissement pour les objets les plus saints. Cette sensibilité est la malédiction la plus générale et la plus terrible attachée à notre ministère". La routine offre encore ce fatal caractère qu'elle peut facilement faire illusion à un prêtre parce qu'elle n'est pas incompatible avec une régularité réelle et une certaine activité extérieure. Et en outre, elle nous expose à nous laisser pénétrer par cette autre activité des hommes de notre siècle, activité fébrile, inquiète, toute machinale, qui est l'antipode de l'esprit évangélique. Aussi ne peut-on apporter trop d'attention à **s'examiner fréquemment sur ce point**, car la transition de la vie de "prêtre honnête homme et routinier à celle de mauvais

<sup>1</sup> Les Apôtres disaient pareillement : "*Nos autem orationi et ministerio verbi instantes erimus*". La prière d'abord ; la prédication, en second lieu seulement.

prêtre" est malheureusement facile...

En vérité, nous pourrions terminer ici notre petit travail : si chacun était bien convaincu de la nécessité de l'esprit intérieur, de l'union habituelle avec Dieu, de son perfectionnement moral, la question du salut des peuples se trouverait déjà résolue. Mais parmi les autres obstacles à ce précieux résultat, le plus grand nombre sont également des obstacles à l'esprit intérieur ; c'est pourquoi nous avons un motif de plus de les étudier.

#### DEUXIÈME OBSTACLE : LE CONFORTABLE.

C'est dans la pauvreté que le prêtre trouve sa force, sa puissance et sa liberté. Que peut-on contre un prêtre pauvre et détaché. Aujourd'hui plus que jamais, il faut être pauvre pour lutter contre le monde, contre les jouissances terrestres, le luxe et le bien-être qui prennent partout un accroissement prodigieux.

Le prêtre ne doit pas suivre le monde, il doit aller devant et être son maître pour le conduire. Si le prêtre fait comme le monde, comment pourra-t-il le diriger et le corriger ? Le luxe et le bien-être perdent le monde ; à nous de réagir et de donner au monde des exemples opposés aux siens.

Aussi bien, l'Évangile ne nous rappelle-t-il pas à chaque page que les disciples de Jésus-Christ, et à plus forte raison Ses ministres, doivent être des hommes détachés des biens de la terre, des pauvres d'esprit ? Les apôtres n'ont-ils pas "tout quitté" lorsqu'ils ont suivi le divin Maître ? Et Lui-même n'a-t-Il pas été parfaitement pauvre, "n'ayant pas une pierre où reposer la tête" ? Hélas, combien le clergé est éloigné pratiquement de cet esprit de pauvreté ! Quelle comparaison établir entre **son logement, sa table, sa manière de voyager**, tout enfin là où il a quelques ressources, et le tableau que nous fait l'Évangile du dénuement de Jésus et des apôtres ? N'est-ce pas une seconde grande cause de notre faiblesse ?

Un ministre de Jésus-Christ doit d'abord savoir **se contenter du nécessaire**. Ces quelques mots contiennent la vraie formule de la vie apostolique : "Nous n'avons rien apporté en ce monde, écrit saint Paul à son cher fils Timothée, et il est certain que nous ne pouvons non plus rien en emporter. Ayant donc **de quoi nous nourrir et de quoi nous vêtir**, nous devons être contents".

Voyons un peu plus en détail ce qui en est de ce nécessaire quant au logement, à la nourriture et au vêtement.

- **Le nécessaire dans le logement.** L'étable de Bethléem à la naissance de Jésus-Christ ne pouvait être un logement plus pauvre. La maison de Nazareth, telle qu'on la voit encore à Lorette, était bien pauvre. Pendant sa vie publique, Notre Seigneur n'avait souvent d'autres logements que la solitude des montagnes, le jardin des Oliviers ; et il dit que "les renards ont leurs tanières, les oiseaux du ciel ont leurs nids, mais que le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête".

Pour entrer dans cet esprit de pauvreté de Notre Seigneur, un prêtre ne doit-il pas retrancher de son logement tout ce qui sent **le luxe, la vanité, le superflu, l'inutile** ?<sup>1</sup>

Il est clair que des appartements où l'on a prodigué les boiseries, les fauteuils, les marbres, les dorures, les brillantes garnitures de cheminée ou de bureau, les coquettes étagères, les élégantes suspensions, les tapis soyeux, les riches tentures, et ces ridicules bibelots de l'industrie contemporaine, **ressemblent beaucoup plus aux salons et boudoirs des gens du monde qu'à l'habitation d'un apôtre**.<sup>2</sup>

Tout ce qui flatte l'œil, la vanité ou le bien-être est **MONDAIN**. Est-ce bien là ce qui doit distinguer les appartements d'un prêtre de Jésus-Christ, appelé par devoir à combattre l'esprit et les attrait du monde ?

La demeure du prêtre doit respirer la simplicité et la pauvreté. Encore une fois, tâchons de nous faire une idée de ce qu'étaient les maisons des apôtres et de leurs premiers successeurs. La sagesse ne consiste-t-elle pas à nous inspirer de leurs usages, comme de leur esprit ?

Autres temps, autres mœurs, dit-on.

Nous ne voyons pas trop où l'on trouve la justification de cette maxime en ce qui concerne les vertus apostoliques et la conduite qu'un bon prêtre doit tenir au milieu du monde.

Voici ce que nous constatons : lorsque l'Église propose un prêtre contemporain à notre imitation, c'est précisément le plus pauvre, le plus éloigné de toutes les délicatesses mondaines. N'y a-t-il pas là pour nous une grande leçon ?

Pie X a proclamé le Bienheureux Curé d'Ars, patron de toutes les églises de France, et il dit en propres termes dans le décret relatif à cette proclamation :

"Le Bienheureux Vianney s'offre à l'imitation de chacun comme l'exemplaire achevé du prêtre dans le saint ministère..."

Or comment le B. Curé d'Ars s'est-il comporté à l'égard des biens de la terre, du logement, de l'ameublement ? Chacun le sait : il n'avait ni salon, ni cuisine ; dans sa chambre à coucher, un affreux grabat et une table dont un pauvre n'aurait pas voulu formaient à peu près tout le mobilier. Nous n'avons pas à rappeler sa manière de vivre : peu d'anachorètes ont poussé plus loin les austérités ; qui n'a pas lu ces effrayants détails dans la vie du saint curé par l'abbé Monnin ?

Mais déjà nous entendons les récriminations de nombreux Confrères : "Vous ne voulez pas sans doute nous

<sup>1</sup> Une fois pour toutes, nous avertissons le lecteur que nous n'entendons pas formuler des règles, des obligations, ni censurer qui que ce soit. A chacun de voir ce qu'il peut y avoir de juste dans ces remarques et d'en faire son profit s'il le juge utile.

<sup>2</sup> C'est inouï ce qu'on rencontre pêle-mêle dans certaines chambres de prêtres professeurs ou de vicaires et de curés : boîtes à musique, écrans, cristaux, chinoiserie, triple rang de rideaux aux fenêtres, rideaux sur des portes, rideau sur une bibliothèque, fauteuils aux manchettes de dentelles, housses de velours aux franges de soie, mille fantaisie, enfin, au milieu desquelles on finit par découvrir un Christ, qui semble demander pardon pour tant de futilités et dire aux yeux éblouis de cette profusion de choses mondaines : Rassurez-vous, le Maître n'est point oublié...

conseiller de vivre comme le curé d'Ars" ?...

Non certes, nous le déclarons franchement. Chez lui, il y avait excès (un excès surabondamment justifié par l'inspiration d'en haut à laquelle il obéissait). Mais soyez sincères à votre tour : le logement d'une multitude de prêtres n'accuse-t-il pas un excès contraire ? La vertu, telle que nous devons la pratiquer, ne se trouve-t-elle pas dans le juste milieu entre ces extrêmes ?

Nous savons bien que plus d'un confrère ne partage pas cette opinion. On tient beaucoup à avoir **un joli salon**, et d'autre part on ne tient pas moins à se persuader **qu'on a la perfection de l'esprit sacerdotal. OH, L'ILLUSSION !**

Prenez tous les prêtres de notre époque dont le ministère a été le plus fructueux et qui ont acquis une certaine célébrité comme convertisseurs ; cherchez également ceux dont il a plu à Dieu de justifier et de consacrer les œuvres en leur accordant en quelque mesure le don des miracles ; vous verrez toujours que c'étaient des hommes **mortifiés, vivant pauvrement, se rapprochant bien plus de la simplicité évangélique que du confortable des mondains**. Rappelez-vous les abbés Plumier, Allemand, Lepailleur, Dhalluin, etc.

L'abbé Chevrier excellait à gagner des âmes à Jésus-Christ et à chasser le démon du corps des possédés ; mais quel homme était-ce dans son intérieur ! Des murailles crépies, une caisse pour siège, une table non rabotée, un lit sans matelas : voilà ce qui frappait les yeux en entrant dans sa chambre. Tout allait à l'avenant pour ses vêtements et sa nourriture<sup>1</sup>.

- Mais, dira quelqu'un, c'est pour réconcilier le monde avec la religion que j'orne mes appartements, et afin de ne pas effaroucher ceux qui viennent chez moi.

- Vous en êtes encore là, répondrons-nous. Mais, malheureux Confrère, vous ignorez donc qu'à peine hors de chez vous, ce visiteur dont vous pensiez ménager la délicatesse mondaine **ira médire en famille de tout ce qui l'a "scandalisé" dans l'ornementation de votre logis ?**

Le laïque ne demande pas du tout que le prêtre se façonne à son image et à sa ressemblance : il n'a au contraire de respect et de considération pour lui qu'autant qu'il reste vraiment prêtre, c'est-à-dire **séparé du monde, détaché du monde et assez étranger personnellement aux vanités et aux puérités du monde** pour pouvoir déceintement leur infliger en toute occasion le blâme qu'elles méritent.

Même les catholiques les plus dévoués à la religion ne pensent pas autrement. Nous venons de relire une patte d'Henri Lasserre racontant sa première visite à l'abbé L\*\*\* alors vicaire général. Voici l'impression que fit sur lui le logement d'un futur évêque, qui pourtant était un homme de Dieu, un prêtre plein de zèle et de charité :

"L'élégance de son appartement, de ses meubles d'ébène, quelques tableaux de prix appendus aux murs, divers objets d'art, tout un certain ensemble me frappa, et, faut-il le dire, me troubla. Je venais prier ce nouveau successeur des apôtres de protéger, à la Grotte de Lourdes, les choses et les hommes de Dieu contre toute invasion de l'esprit du monde. Et voilà que cet esprit du monde me semblait installé dans ce somptueux salon, être assis dans ces riches fauteuils, reposer ses pieds sur ces moelleux tapis, et avoir élu domicile dans la pièce où j'attendais l'abbé L\*\*\* !

"Ce n'est point là, pensais-je, la cellule d'un réformateur".

"Mais je réprimai ce jugement téméraire. Je savais, en effet, ne fût-ce que par les contradictions que je rencontre chaque jour en moi-même, combien notre fragile nature peut allier de principes différents, de sentiments divers et souvent opposés ; combien, par conséquent, sont généralement injustes ces appréciations en bloc dont on est trop prodigue et qui, du détail isolé, concluent à l'ensemble général. Je savais aussi combien les plus droites intelligences se laissent souvent égarer par des idées qui règnent dans le milieu ambiant où l'on a vécu, combien les meilleures âmes, fortes par un côté, défont par d'autres endroits. L'homme est rarement tout d'une pièce ; et une déféctuosité sur un point, bien qu'elle soit toujours regrettable, ne l'empêche pas, Dieu merci, d'avoir, dans un ordre d'idées différent, une vertu sublime".

Malgré ces ingénieux correctifs, il reste qu'Henri Lasserre appelle ce luxe de l'ameublement chez le prêtre une "défaillance", une "défécuosité" ; or il s'agissait d'un grand vicaire, qui déjà même était proposé pour un évêché !<sup>2</sup>

Si donc nous voulons suivre - de loin, de très loin - notre divin Chef et les hommes que l'Église propose à notre imitation, comme le B. Curé d'Ars, nous nous retrancherons toute superfluité dans le mobilier de nos appartements, et le peu qui nous en restera sera d'un goût sévère et d'une extrême simplicité : quelques chaises en paille commune, une table quelconque non sculptée ni plaquée de palissandre ou d'acajou, un bureau en bois ordinaire, sans ornementation, sans la surcharge d'une ridicule bibeloterie, un lit semblable à celui des gens du peuple. Qu'un crucifix, une image de la Sainte Vierge frappe la vue de ceux qui entrent ; quant à tout cet attirail de petits tableaux, de grands tableaux, de photographies, de vues et paysages, de stucs, de sculptures, de bronzes et d'émaux, et principalement de ces futilités qu'on rencontre chez les personnes du monde, le simple bon sens dit assez combien c'est déplacé chez un ministre de l'Évangile, **un apôtre du Dieu crucifié**.

Pareillement, tout ce qui sent le bien-être, la commodité, "le bourgeois" est hors de saison dans la chambre du prêtre. Il ne faut pas qu'en y entrant on puisse dire : C'est joli, on doit être bien ici, mais au contraire : "C'est d'une grande simplicité, c'est pauvre, c'est primitif, il n'y a pas de confortable". Certes, on ne doit pas adopter un tel genre par ostentation, pour se montrer un digne disciple de Jésus-Christ ; mais il ne faut pas non plus s'en abstenir par

<sup>1</sup> Dans les détails pratiques que contient ce petit livre, nous avons très souvent suivi le directoire tracé par ce saint prêtre pour ses collaborateurs : on ne peut rien trouver de plus évangélique, de plus sage, et de mieux approprié à nos temps actuels.

<sup>2</sup> Dans les *Souvenirs d'un Père* par Noël Ducreux, on lit des aveux analogues. En général, tous les laïques sincèrement pieux trouvent les prêtres des paroisses **trop humains, trop terrestres, ne se distinguant pas assez des gens du monde**. Ils ont une très haute idée du sacerdoce et s'affligent de trouver une si grande disproportion entre ces fonctions éminemment saintes et ceux qui les remplissent.

crainte de se singulariser et de faire autrement que les autres !

Si M. Vianney avait eu cette crainte, la France compterait un Bienheureux de moins. Voilà donc pour le nécessaire dans le logement.

- Voyons quel il doit être dans **la nourriture**.

Il est assez difficile de préciser quelque chose sous ce rapport, vu que les besoins de chacun varient selon l'âge, le tempérament, les circonstances. Chacun doit avoir ce que réclame sa santé, et le prendre avec simplicité et liberté de conscience.

Pour observer la règle du nécessaire en général, disons qu'on doit **retrancher de la table tout ce qui sent le luxe et la bonne chère**. Il convient que les couverts, etc., soient en métal ordinaire, et non en argent. Les assiettes et les plats en faïence, et non en porcelaine.

Pour les aliments, ce qui est indispensable, c'est de ne pas les prendre pour satisfaire un honteux plaisir et flatter le palais. "**La mortification de la gourmandise**, disait saint Vincent de Paul, **est l'A, B, C de la vie spirituelle**". Un prêtre gourmand ne sera jamais un apôtre. Voici au surplus d'utiles indications.

Ayez le plus d'uniformité que vous pourrez dans votre régime. Moins votre nourriture sera variée, moins vous y penserez. A la fin, on la prend d'une manière toute machinale ; le corps remplit cette fonction de la vie animale sans que l'esprit y ait presque aucune part ; on sort de table, pouvant à peine dire ce qui a été servi. Qu'on se rappelle tant d'exemples que nous en offre la vie des saints. Il y a là, pour un homme d'étude, pour un prêtre surtout, un immense avantage : il se trouve ainsi débarrassé de ces viles préoccupations de la gourmandise, qui songe avant le repas à ce qu'elle aura pour se satisfaire, et après, aux jouissances qu'elle a éprouvées, qui combine de nouveaux mets, s'enquiert des préparations les plus agréables, le tout au grand détriment des pensées sérieuses et de la piété.

Le corps lui-même s'en trouve beaucoup mieux. Sauf de très rares exceptions, l'uniformité est favorable à la santé. La variété fatigue, contrarie nos organes. " C'est un grand point, dit saint François de Sales, de ne manger que d'une sorte de viande : quand elle est saine, l'estomac fait bien mieux son devoir". Enfin, l'uniformité est une source d'ordre, d'économie, elle grossit la part du pauvre ; elle coupe court à une foule de soins de ménage, qui sont pour le prêtre un danger.

Que votre nourriture soit **commune, ordinaire, simple et simplement préparée**. Les viandes délicates, les mets épicés, les ragoûts de toute espèce irritent et affaiblissent l'estomac. L'effet moral est bien plus à craindre. La bonne chère est une des causes qui contribuent le plus à exciter en nous les impressions contraires à la sainte vertu. "Traitez votre chair comme un esclave qui se révolte quand il est bien nourri". Nous ne parlons pas ici des festins, des banquets, ni même de ces dîners ou soupers pris en dehors du presbytère chez des laïques, et dans lesquels il y a toujours, relativement à notre régime ordinaire, une certaine profusion. Chacun sait que c'est le fléau de l'esprit sacerdotal, la ruine de tout l'édifice spirituel pour le prêtre. Mais, même chez nous, soit seuls, soit avec des confrères, la même cause produira le même funeste résultat et finira par nous matérialiser complètement, si nous n'y prenons garde. L'expérience ne le prouve que trop souvent.

Après un repas où l'on a cherché à flatter la nature, en lui accordant une nourriture trop délicate ou trop abondante, l'union avec Notre-Seigneur se trouve refroidie, peut-être même comme brisée. Un voile nous le cache ; nous sommes embarrassés pour Lui parler ; on dirait qu'Il s'est éloigné de nous, et que ces vaines jouissances nous l'ont ravi : *Tulerunt Dominum meum*.

Après un repas où l'on a cherché à flatter la nature, les rébellions de la chair se déclarent. Il y a dans tout l'organisme une sensation de bien-être qui porte à la volupté : Satan semble alors ricaner au-dedans de nous et nous provoquer à ses hontes avec plus d'audace. Faible et amollie, notre âme a moins d'énergie pour lui résister et s'expose ainsi à de grands périls. Ces impressions reviennent dans les rêves de la nuit. Au réveil l'étourdissement fait place au trouble et aux remords. La joie du cœur s'en est allée ; la conscience n'est pas tranquille, la sérénité de la vertu a disparu. Quelle disposition pour célébrer la sainte Messe !

Les jouissances de la table, auxquelles on se livre parfois inconsidérément, peuvent donc entraîner de graves conséquences ; et le prêtre qui en fait généreusement le sacrifice s'épargne bien des regrets.

- Le nécessaire dans **le vêtement**. – En quoi consiste-t-il ? Dans une étoffe commune et simple ; une forme vulgaire : une absence totale de tout ce qui sent le goût, la recherche, la beauté, l'élégance.

Tout cela est inutile et ne sert qu'à contenter l'amour-propre.

Que notre soutane soit en drap ordinaire, sans taille prononcée ; la ceinture en laine. Même simplicité pour le manteau et le chapeau.

Il faut éviter de porter des souliers ou pantoufles en drap, velours, étoffe brodée, etc., et toute chaussure qui sentirait la délicatesse, la prétention.

D'une manière générale, nous devons retrancher de nos habits tout ce qui dénote l'arrangement, la propreté excessive, tels que linge fin, cols, manchettes, souliers vernis, etc., tout ce qui plaît, tout ce qui est joli, gracieux, qui flatte le regard.

Nous devons encore éviter de prendre un soin trop grand de notre corps, de nos cheveux, de notre visage, de nos mains, de nos ongles. Ne jamais nous servir de pommade, de parfums, de savon odoriférant, de glace<sup>1</sup> ; il suffit d'avoir un miroir pour se faire la barbe, ou se laver le visage. Mais ce serait une honte et un abus, qu'un prêtre

---

<sup>1</sup> Un officier fiançais, qui communie plusieurs fois la semaine, nous faisait cette remarque : "L'odeur du savon (surtout du savon Congo), en recevant la Communion de la main d'un prêtre qui en fait usage, cause une impression désagréable, une vraie répugnance et tout au moins occasionne d'involontaires distractions."

se servît du miroir pour se mirer, chercher la bonne façon, la tournure élégante, etc. C'est ainsi qu'on fait de son corps une petite idole, que l'on pare pour la faire admirer dans le monde ou même chez soi. Combien ce culte du corps est opposé à l'esprit évangélique !

Perte de temps, occupation de soi, oubli de Dieu et de ses devoirs : voilà tout ce qui en résulte. Plus on pense à soi, moins on pense à Dieu et aux autres. **Le véritable ornement du corps est la pureté et la modestie.**

**En toutes choses donc, le nécessaire, et que ce soit tout.** C'est parce qu'on ne sait pas se contenter du nécessaire que l'on n'a pas l'esprit de pauvreté. On commence modestement, mais peu à peu on trouve que ce n'est pas assez commode, pas suffisant : par exemple, que tel mobilier n'est pas assez solide, qu'il ne dure pas assez, et à ces prétextes on en ajoute mille autres tout aussi spécieux. Puis, tel confrère a tel objet : il semble que ce soit une raison décisive pour en avoir un semblable ! Et alors on change, on embellit, et insensiblement on se trouve avoir une chambre dans le goût du monde, où rien ne manque, une table confortable avec une profusion d'aliments. De changement en changement, on arrive à faire comme le monde et à **perdre l'esprit de pauvreté.**

Peut-être le monde nous dira-t-il par hypocrisie : "Ah, que vous êtes mal logé, mal couché, mal nourri, mal habillé ; faites donc comme ceci, faites donc comme cela" ! A nous de répondre au monde comme Notre Seigneur répondit à saint Pierre : "Retire-toi, Satan"...

**Celui qui a l'esprit de pauvreté a toujours trop ; il tend toujours à retrancher. Celui qui a l'esprit du monde n'a jamais assez, il n'est jamais content ; il lui faut toujours quelque chose de plus.**

Celui qui a l'esprit de pauvreté se dit à lui-même : "J'ai bien encore plus qu'il ne m'en faut, il y a tant de pauvres qui n'ont pas tant que moi, tant de pauvres qui souffrent et qui manquent du nécessaire ! Et moi, quel droit ai-je donc d'être mieux logé, mieux nourri, mieux vêtu que les pauvres du bon Dieu" ?

Là où il n'y a pas à **souffrir quelque chose**, il n'y a pas de véritable pauvreté. C'est en se pénétrant de cet esprit que peu à peu on se dépouille de tout ce qui n'est pas nécessaire, on prend en horreur tout ce qui sent le luxe, tout ce qui est brillant, voyant, et que l'on choisit toujours ce qu'il y a de plus pauvre et de plus simple. "Pourvu que ce vêtement me couvre, c'est tout ce qu'il faut". Voilà comment raisonne un homme qui a l'esprit de pauvreté.

Or, **l'esprit de pauvreté est indispensable au ministre de l'Évangile. Celui qui ne l'a pas ne fera jamais rien de sérieux pour la gloire de Jésus-Christ.**

Encore une fois, c'est une grossière erreur de croire que les choses extérieures, si belles, si distinguées qu'elles soient, inspirent par elles-mêmes de l'estime, de la confiance ou de la vénération pour leur possesseur et que par là on puisse attirer le monde et gagner les âmes à Dieu. Ces choses extérieures peuvent bien frapper un instant quelques petits esprits, mais elles ne feront rien de plus. Comment donc voudrait-on que ce qu'il y a de plus terrestre et de plus humain produisît une impression surnaturelle sur ceux qui le voient ! **La vertu seule attire les âmes et en fait la conquête.**

Soyons tranquilles ; si cet éclat extérieur avait dû servir de quelque chose aux apôtres, Notre-Seigneur n'aurait pas manqué de le leur recommander ; or, c'est tout le contraire qu'il a fait ! Il les a envoyés prêcher *sine sacco, sine pera, sine calceamento*. Les saints n'ont eu de succès qu'en se conformant à l'esprit de ces instructions et nous n'en aurons nous-mêmes que si pareillement nous y sommes fidèles.

Nous ne devons pas même croire que **la splendeur des églises** contribue beaucoup à gagner les âmes. Elle honore Dieu, quand elle est recherchée avec pureté d'intention et non par une secrète vanité, mais elle influe peu sur les dispositions des fidèles. Mettez un prêtre saint dans une église de bois, ouverte à tous les vents : il attirera et convertira plus de monde dans son église de bois qu'un autre prêtre dans une église d'or.

C'est le prêtre qui donne la vie, et ce ne sont ni les pierres, ni les calices, ni les ornements, ni les lustres, ni les beaux autels, qui convertissent ; ces choses attirent les curieux, mais ne les convertissent pas. Et aujourd'hui cependant, **on travaille beaucoup plus à faire de belles églises qu'à faire des saints.** C'est que l'un est plus facile que l'autre et flatte davantage la nature. Mais on ne pourra jamais remplacer la sainteté par les plus belles choses extérieures !<sup>1</sup>

A un autre point de vue, n'est-ce pas témoigner peu d'estime aux fidèles et avoir l'air de les regarder comme des enfants, que de les attirer par des choses purement extérieures, parfois même des enfantillages, des niaiseries, comme font les marchands dans les foires au moyen de pompeux étalages et de jeux puérils ?

N'attachons donc pas d'importance à toutes ces choses-là ! Servons-nous-en, mais ne faisons pas passer l'accessoire avant le principal, les pierres avant la vertu, les ornements avant la sainteté. *Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima.*

Rien surtout de ce qui sente les goûts du monde. On met facilement de la recherche, de l'élégance mondaine dans les aubes, les surplis, les ornements. On préfère ce qui est joli, gracieux ; on sort vite de la simplicité, parce que ceux qui travaillent à ces choses, n'ayant pas l'esprit de pauvreté, y mettent le leur, et nous le communiquent. N'ayons pas cette manie de toujours vouloir faire du nouveau, de toujours chercher à embellir, à orner, à parer ; on perd son temps à tout cela et on laisse le solide pour l'accessoire, l'intérieur pour l'extérieur.

---

<sup>1</sup> Il y a des paroisses où tout est pour l'extérieur : le curé ne semble pas faire cas du reste. Avoir **de belles cérémonies, de beaux ornements, un chant irréprochable, une prédication distinguée**, et avec cela une nombreuse assistance, on trouve que c'est le *nec plus ultra* ! Hélas ! *Homo videt ea quæ parent, Dominus autem intuetur cor* ! Jeunes prêtres, puissiez-vous, comme au séminaire, viser toujours à l'intérieur, à la piété, à la vertu de ceux que vous devez conduire à Dieu !... Mais n'est-ce pas mal débiter que de faire une tête brillante et bruyante l'occasion des prémices, fête annoncée dans les journaux, avec les noms du prédicateur et des musiciens exécutants, comme une représentation théâtrale ?... Que devient la ferveur au milieu de toute cette pompe mondaine ? qu'il vaudrait bien mieux savourer en silence les joies de l'ordination sacerdotale et se borner à une simple messe sans ce vain apparat !

### TROISIÈME OBSTACLE : UN SECRET ATTACHEMENT AUX BIENS DE LA TERRE.

Nous avons déjà fait ressortir dans les pages précédentes l'indispensable nécessité d'une vie pauvre, exempte des préoccupations terrestres, dégagée de toute attache aux choses d'ici-bas. Le prêtre doit aller encore plus avant. Dans ses instructions aux apôtres, Notre-Seigneur voulant leur inspirer cette grande vertu du détachement, leur dit : Si quelqu'un vous prend votre manteau, laissez-lui encore prendre votre robe. Donnez à tous ceux qui vous demandent et ne redemandez point votre bien à celui qui vous l'emporte. Prêtez sans rien espérer et vous serez les enfants du Très-Haut qui est bon envers les ingrats et les méchants.

Voilà jusqu'où Notre-Seigneur veut que nous portions le détachement des choses de la terre, et tout à la fois la charité : jusqu'à donner à qui nous demande, tant que nous avons quelque chose à nous, jusqu'à ne pas demander notre bien à qui nous l'emporte. Pouvait-il porter plus loin **l'esprit de détachement et d'abnégation** ? Combien l'accomplissement de ces sages avis nous met à l'abri, non seulement du trouble, de la rancune, de la peine, mais de la chicane et des disputes ! C'est presque toujours l'attachement aux biens de la terre qui nous fait refuser de donner à ceux qui nous demandent.

En ce qui concerne **les pauvres**, tous ne doivent jamais refuser de donner à un pauvre qui nous demande l'aumône, et nous devons lui donner ce que nous pouvons **raisonnablement, en argent, en vêtement, en nourriture**.

Notre Seigneur ne fait pas d'exception : "Donnez à qui demande". Les prétextes que l'on allègue souvent pour ne rien donner en disant que ces pauvres sont des paresseux, qu'ils pourraient travailler, qu'on ne les connaît pas, ne sont que des prétextes pour déguiser une secrète avarice. A bien plus forte raison faut-il payer exactement les fournisseurs et ouvriers qui ont travaillé pour nous ; c'est de toute justice et il faut le faire tout de suite après leurs travaux ou livraisons. Un prêtre ne doit jamais ni acheter quoi que ce soit, ni faire travailler qui que ce soit, s'il ne peut **payer sur-le-champ**. Il vaut mieux souffrir et attendre soi-même que de s'exposer à faire attendre ou faire souffrir les autres.

Ajoutons un mot à propos de ceux qui nous chercheraient querelle pour des questions d'argent. Notre-Seigneur nous dit à leur sujet : "Si quelqu'un veut plaider contre vous, pour vous prendre votre manteau, laissez-lui encore prendre votre robe". Voilà jusqu'où nous devrions porter l'esprit de détachement pour éviter toutes contestations avec le monde à propos des choses de la terre. Rien de plus opposé à l'esprit de pauvreté que ces contestations journalières entre les gens du monde, et bien souvent même entre des personnes pieuses et chrétiennes.

On se dispute pour des riens ; pour un sou on se brouille, on garde de la haine, de la rancune jusqu'à la mort. N'est-ce pas là ce qui arrive dans un grand nombre de familles ? Oh, évitons bien cet esprit de rapacité et d'avarice et rappelons-nous toujours dans ces cas les paroles du Maître, plutôt que de chicaner pour des choses si petites, si viles, si terrestres ! Les saintes âmes ont l'esprit au-dessus de la terre, et leur cœur est au ciel.

C'est encore contraire à l'esprit de détachement que de trop contester avec les fournisseurs, de marchander, de liarder. Ne faut-il pas que l'ouvrier et le marchand gagnent leur vie ?

Donnons ordinairement, ou à peu près, ce qu'on nous demande. Il faut bien avoir un peu de confiance en ceux qui nous vendent. Si nous n'avons pas confiance en eux, n'allons pas chez eux. Si nous savons qu'ils nous trompent, n'y retournons pas. Tâchons d'avoir affaire toujours à de braves gens.

Il y en a aussi qui ne veulent jamais s'en rapporter aux ouvriers ; il faut toujours des tiers pour examiner, pour mesurer. Ne vaut-il pas mieux s'entendre amiablement ? Toutes ces précautions ne viennent que de ce qu'on est trop intéressé. Tant pis pour ceux qui nous trompent, ils n'emporteront rien dans l'autre monde ! Agissons avec simplicité, et avons un peu de confiance dans les autres quand même ils ne le mériteraient pas.

Il vaut mieux que l'on dise de nous : "C'est un imbécile, je l'ai bien attrapé, il l'a bien paré", que de dire de nous : "C'est un avare, c'est un chicaneur, c'est un rusé ; on n'en finira jamais avec lui, il se ferait pendre pour un sou" !

Combien ces réflexions que l'on fait malheureusement trop souvent à l'égard des personnes pieuses ou même du clergé et des religieux, sont nuisibles à la bonne cause et opposées à l'esprit de Jésus-Christ !

**En tout, il faut être large et généreux** et ne pas manquer à la charité. Il y en a qui, sous prétexte d'esprit d'économie, de bonne gestion, de savoir-faire, sont toujours à calculer, à courir de côté et d'autre. Oh, sûrement Dieu ne bénit pas ces démarches-là !

Comment maintenant devons-nous envisager les honoraires que reçoit le prêtre lorsqu'il remplit certaines fonctions de son ministère ? Comment apprécier le casuel au point de vue du salut des âmes ?

Notre-Seigneur, donnant ses instructions à Ses apôtres, leur dit ces paroles : "Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement".

Saint Pierre, écrivant aux prêtres et aux évêques, leur dit : "Paissez le troupeau de Dieu qui vous est confié, veillant sur sa conduite, non par nécessité, mais par une affection toute volontaire qui soit selon Dieu ; non par un honteux désir du gain, mais par une charité désintéressée".

Saint Paul s'exprime encore plus nettement sur ce point et nous montre jusqu'où il pousse le détachement à cet égard. "Si nous avons semé en vous des biens spirituels, est-ce une grande chose que nous recueillions de vos biens temporels ? Si d'autres se servent de ce pouvoir à votre égard, pourquoi n'en userions-nous pas plutôt qu'eux ? Mais nous n'en avons point usé, et nous souffrons au contraire toutes sortes d'incommodités pour n'apporter aucun obstacle à l'Évangile de Jésus-Christ. Dieu a ordonné à ceux qui annoncent l'Évangile de vivre de l'Évangile ; pour moi, je n'ai usé d'aucun de ces droits, et je ne vous écris point ceci afin qu'on en use ainsi envers moi, puisque j'aimerais mieux mourir que souffrir que quelqu'un me fit perdre cette gloire d'**évangéliser gratuitement**."

Il dit encore : "C'est la troisième fois que je me prépare à aller chez vous, et ce sera encore sans vous être à charge, parce que c'est vous que je cherche, et non votre bien. Ce n'est pas aux enfants à amasser des trésors

pour leurs pères, mais aux pères à amasser des trésors pour leurs enfants. Ainsi, pour ce qui est de moi, je donnerais volontiers tout ce que j'ai, et je me donnerais encore moi-même par-dessus, pour le salut de vos âmes".

Écrivant aux Thessaloniens, il leur rappelle encore sa conduite à leur égard en disant : "Et nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne ; mais nous avons travaillé de nos mains jour et nuit avec peine et avec fatigue pour n'être à charge à aucun de vous".

Voilà comment se conduisait le grand saint Paul. Voilà jusqu'où il portait le dévouement, la pauvreté, la charité.

Où en sommes-nous ? Quelle différence entre notre vie et la sienne ! Ouvrant le rituel romain qui nous donne dans la préface les règles que nous devons suivre pour l'administration des sacrements, nous trouvons ces mots : *Illud porro diligenter caveat ne in sacramentorum administratione aliquid, quavis de causa vel occasione, directe vel indirecte exigat, aut petat ; sed ea gratis ministret, et ab omni simonioe atque avaritioe suspicione, necdum crimine, longissime absit. Si quid vero nomine eleemosynoe aut devotionis studio, peracto jam sacramento, sponte a fidelibus offeratur, id licite pro consuetudine locorum accipere poterit, nisi aliter episcopo videatur.*

On ne peut trouver quelque chose de plus clair, de plus précis sur cet article ; et si l'usage contraire a prévalu en certains pays, ce n'est que par une concession qu'expliquent les circonstances fâcheuses où se trouvait le clergé à la suite de quelque persécution.

Un prêtre qui a plus de souci de sauver les âmes que de remplir sa bourse, évitera, dans la mesure du possible, ces affiches dans l'église et la sacristie qui fixent le prix des choses saintes, des enterrements et des chaises.

Les fidèles qui ont la foi comprennent ce devoir envers les prêtres et donnent facilement aux prêtres qui ont rempli une fonction sainte. Mais que voulez-vous demander à des impies, à des gens qui méprisent déjà le prêtre, qui regardent le prêtre comme un avare et un homme aimant la bonne chère, à des gens qui ne viennent que trois ou quatre fois à l'église durant leur vie, aux mariages, aux baptêmes et aux enterrements ? Ah, qu'il est triste de voir en certains lieux que chaque fois qu'ils viennent à l'église, ils entendent du prêtre ou du sacristain ces paroles : Vous me devez tant, et cela avec autorité et exigence.

Alors ces malheureux s'en vont en jurant, en appelant la religion, une religion d'argent !

C'est un fait certain que très peu de gens donnent de bon cœur leur argent au prêtre, et les non pratiquants ne le quittent d'ordinaire qu'en disant quelques paroles injurieuses.

Comment détruire ces mauvaises impressions dans le cœur des peuples ? Comment y faire renaître la confiance et le respect pour le prêtre ? Par le détachement et la pauvreté.

On aime généralement, même les plus méchants, un prêtre désintéressé, tandis qu'on méprise un prêtre avare. Moins nous serons exigeants, plus nous serons aimés des peuples et plus le bien nous sera facile.

Il vaut bien mieux dire : "Donnez ce que vous voulez", que de dire : Vous me devez tant ! Ce mot ne sent-il pas le commerce ? Combien un bon prêtre ne doit-il pas également se sentir humilié lorsqu'on lui demande : Combien est-ce ? Combien la messe ? Ajoutons qu'avec de tels usages, il est difficile de ne pas remplir les fonctions saintes un peu pour l'argent, de ne pas avoir des égards pour ceux qui donnent davantage, de ne pas préférer une messe ou une autre fonction mieux rétribuée à une autre qui l'est moins. Comme on doit alors être tenté de demander ou de désirer recevoir davantage !

Ah, combien l'argent tente, et qu'il est difficile de ne pas tomber dans quelque faute de ce genre !

Avec quelle vigueur Notre-Seigneur chasse les vendeurs du temple ! C'est un péché qui afflige grandement son cœur ; il faut proscrire des choses saintes tout ce qui sent le trafic. "Je n'ai désiré ni or, ni argent, ni rien d'autre" ! disait saint Paul.

N'est-ce pas souvent **pour punir notre avarice** que Dieu envoie **les révolutions** et nous fait dépouiller de nos biens par les fidèles eux-mêmes, devenus nos persécuteurs ?

Ne dirait-on pas que le bon Dieu veut nous faire expier notre attachement aux biens de la terre et nous forcer par là à pratiquer la pauvreté, puisque nous ne le voulons pas volontairement ?<sup>1</sup> Et c'est quelquefois bien heureux que cela arrive, parce que nous nous endormirions dans les richesses et le bien-être, et nous ne nous occuperions plus des choses de Dieu.

Quand Dieu dit : "Malheur aux riches" ! Il le dit encore **plus pour ses ministres que pour les autres**, puisque le prêtre doit être le sel de la terre et donner l'exemple, puisque surtout il ne doit plus être du monde et qu'il a dit au jour de son ordination : *Dominus pars haereditatis meae !*

Le cardinal Villecourt recommandait de ne jamais se plaindre en chaire de ce qu'on ne payait pas le casuel, de ne pas apprécier la valeur des paroisses par ce qu'elles rapportent, comme on le fait trop souvent entre confrères, de favoriser la réhabilitation des mariages en n'exigeant rien pour leur célébration, de ne pas exiger des pauvres des honoraires qu'ils ne peuvent verser, de ne pas être trop difficile à croire pauvres ceux qui protestent qu'ils le sont. "Un ecclésiastique qui est tout entier à son ministère, ajoutait-il, ne s'occupe ni d'opérations commerciales, ni d'arrangements de mariage, ni d'héritages, ni de partages de biens. Ses parents mêmes, à cet égard, lui deviennent étrangers. Je dis plus, il lui faut les raisons les plus graves et les plus importantes pour le déterminer à tenir un enfant sur les fonts du baptême, pour ne point donner lieu aux soucis qui en naissent par suite des prétentions des parents ou amis auxquels on accorde cette faveur".

On doit aussi se faire une loi de **ne pas accepter de présents de ses pénitents** ; car, au témoignage du Saint-Esprit **les présents aveuglent les juges et sont dans leur bouche comme un mors qui les rend muets**.

Les statuts synodaux de quelques diocèses défendent aux prêtres de recevoir pour eux des donations ou des legs importants sans consulter l'autorité ecclésiastique ; ces prescriptions sont sages, et il est bon de consulter son

<sup>1</sup> Les meilleurs esprits ont pensé que l'effroyable cataclysme qui a balayé en France tant de congrégations enseignantes était pour plusieurs un **châtiment providentiel** de cette malheureuse manie d'enfourer de grandes sommes dans d'**immenses constructions** qui s'étaient multipliées à l'excès durant les vingt dernières années.

évêque, même pour des donations et des legs faits en faveur de bonnes œuvres. C'est le moyen de s'épargner des procès avec les familles des donateurs, procès qui tournent souvent au détriment de la réputation d'un prêtre. Il est encore défendu, dans certains diocèses, aux ecclésiastiques qui font le service des paroisses, de s'entretenir dans les mariages de leurs propres parents avec leurs paroissiens, et d'acheter des propriétés sur le territoire de leur paroisse. Ces lois sont encore fondées sur de justes raisons.

Non seulement le prêtre ne doit pas être avare, mais encore il doit éviter de faire penser qu'il s'enrichit des fruits de son ministère.

Faisons remarquer en passant que **la prodigalité** est aussi un excès condamnable, et qui, à un autre point de vue, compromet tout autant la réussite des œuvres apostoliques. L'avare se déshonore et laisse périliter ses œuvres pour ne vouloir y rien mettre du sien : le prodigue dépense, sans compter, des ressources dont elles auraient, ainsi que les pauvres, un si grand besoin : et cela, pour des invitations trop fréquentes, pour des voyages inutiles, pour l'achat de livres qu'il ne lira jamais ou qu'il ne lira qu'inutilement, pour l'ornementation d'un presbytère, pour des entreprises qui semblent offrir des avantages et qui, en réalité, mèneront à la ruine. Il en est qui vont jusqu'à faire des dettes pour établir des neveux ; d'autres se jettent inconsidérément, sans consulter les supérieurs, dans des constructions qui ont pour but la gloire de Dieu, et y engagent plus qu'ils n'ont et ne peuvent avoir. Que serait-ce donc s'ils engageaient des sommes que des personnes trop confiantes auraient remises entre leurs mains ? Hélas, nous avons plus d'une fois entendu de pauvres domestiques maudire le prêtre auquel elles avaient prêté leurs économies et qui s'était rendu incapable de les leur rendre, ou qui les avaient perdues dans les spéculations de la Bourse ou dans des œuvres imprudemment lancées !

#### QUATRIÈME OBSTACLE : L'ATTACHEMENT EXAGÉRÉ À SES PARENTS.

Quitter sa famille, c'est le premier acte que Dieu demanda de son serviteur Abraham en l'appelant à lui : "Quitte la maison de ton père". C'est aussi ce que Jésus-Christ demande du prêtre.

"Pensez-vous que je sois venu vous apporter la paix sur la terre ? disait-il aux Juifs ; non, je vous le dis, mais la séparation. Car, désormais, dans une maison, cinq seront divisés, trois contre deux, et deux contre trois. Ils seront divisés, le père contre le fils, la mère contre la fille, la fille contre sa mère ; la belle-mère contre la bru, et la bru contre la belle-mère... Et les ennemis de l'homme sont ceux de sa maison".

"Qui aime son père et sa mère plus que Moi, n'est pas digne de Moi ; et qui aime son fils ou sa fille plus que Moi, n'est pas digne de Moi".

"Si quelqu'un vient à Moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être Mon disciple. "

Si Jésus-Christ adresse ces paroles à quelqu'un, c'est bien à Ses ministres. Quand il appelle, il faut obéir. C'est lui qui est notre premier père : nous **devons faire Sa volonté avant tout**. Et si nos pères de la terre nous réclament et viennent nous chercher, il faut leur dire comme l'Enfant Jésus à l'âge de douze ans : "Pourquoi me cherchez-vous ? Ne savez-vous pas que Je dois être au service de Mon Père" ?

Et quand une fois on a consommé cette première séparation et que l'on s'est consacré à Dieu et à Son service, on ne doit plus, en un sens, avoir rien de commun avec sa famille. Hélas, les parents continuent à avoir sur leurs enfants, quand ils sont prêtres, des idées bien fausses. Ils croient toujours conserver des droits sur eux. Et parce que ces chers fils ne sont pas cloîtrés, qu'ils sont prêtres dans le monde, ils pensent qu'ils peuvent toujours les conduire, les avoir avec eux, leur donner des conseils ; et comme leurs conseils sont tout terrestres ; que c'est toujours "de ne pas trop se fatiguer, d'avoir soin d'eux, de ne pas tant se donner de peine", ces conseils sont nuisibles au bien des âmes et à leurs enfants eux-mêmes, auxquels ils inspirent la négligence et dont ils refroidissent le zèle. C'est alors qu'il faut avoir dans l'esprit et sur les lèvres ces paroles de Jésus-Christ, notre Maître : "Qu'y a-t-il de commun entre vous et Moi" ? Et cette autre de Notre-Seigneur à saint Pierre : " Retire-toi, Satan, tu M'es un sujet de scandale, parce que tu ne comprends pas ce qui est de Dieu, mais ce qui est des hommes".

Malheur à celui qui se laisse conduire par ces conseils nuisibles et pernicieux ! Il ne mène plus qu'une vie toute naturelle, il ne sert plus Dieu, mais il se sert lui-même et ses parents. A plus forte raison ne devons-nous pas aller demander conseil à nos parents ou aux gens du monde en tout ce qui touche, de près ou de loin, à notre ministère apostolique, à notre vie sacerdotale.

"Celui qui vient à Moi et ne hait pas son père et sa mère"... Cette déclaration du Sauveur ne veut pas dire qu'il faille mépriser ses parents, leur vouloir du mal, ne pas les regarder, ne pas faire attention à eux, ne leur rendre aucun service, non ; mais elle veut dire que nos parents étant dans la voie naturelle et terrestre, tandis que nous sommes dans une voie spirituelle, nos pensées, nos idées, nos aspirations, nos affections doivent être aussi élevées au-dessus des leurs que le ciel est élevé au-dessus de la terre. Les pensées et les affections de nos parents sont ordinairement **toutes terrestres** ; nos pensées, nos désirs, nos aspirations doivent être **toutes célestes**. *Nostra conversatio in coelis est*. Plus donc de rapports purement humains avec la famille. Un prêtre ne doit voir ses parents que par un motif de vraie charité et non pour satisfaire l'affection naturelle et sensible qui le porte à aller les visiter ou à les recevoir.

On a pensé quelquefois qu'il y avait avantage pour le prêtre à prendre avec lui sa mère, parfois même son père et sa mère. Cela peut en effet préserver de quelques dangers spirituels ; mais que d'inconvénients de toute nature ! Nous n'entreprendrons pas de les énumérer ici ; mais qu'un curé sache bien qu'en prenant chez lui un membre de sa famille, il se prépare beaucoup d'ennuis et se crée presque toujours une servitude dont il ne parviendra plus à se dégager<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous savons que ce que nous disons ici des parents, d'après l'abbé Chevrier, le P. Berthier, le chanoine Delacroix et autres auteurs, n'est pas absolument approuvé par des supérieurs ecclésiastiques très respectables, que leurs relations avec le Clergé

Encore une réflexion d'un sage directeur. "Nous devons haïr nos pères et nos mères", c'est-à-dire ne pas craindre de leur faire de la peine, dans certaines circonstances, en allant contre leurs idées, quand il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Ce qui nous retient souvent dans nos déterminations, c'est cette crainte de les affliger, c'est l'ennui que notre conduite leur occasionnera, mais ces préoccupations sont trop humaines.

N'allons voir nos parents que de loin en loin. "L'attachement à la famille est très nuisible au prêtre" dit saint Alphonse. "Chaque fois que je suis allé chez mes parents, a écrit saint Charles, j'en suis revenu moins fervent et moins attaché aux choses de Dieu. **"Notre famille, ce sont les âmes"**.

#### CINQUIÈME OBSTACLE : LES RELATIONS INUTILES AVEC LE MONDE.

Chacun de nous le sait : nous ne devons avoir avec les gens du monde que des rapports de nécessité et pour le bien des âmes. "Vous n'êtes pas du monde, dit Notre-Seigneur à Ses apôtres". Puisque nous ne sommes pas du monde, que nous avons été séparés du monde par Jésus-Christ, nous ne devons pas aimer le monde, ni le suivre, ni faire comme lui. Nous devons sentir de la répugnance, de l'opposition, même de la haine, pour toutes les futilités, les vanités du monde, ses conversations, ses fêtes, ses dîners, ses plaisirs, ses jouissances ; autrement nous ne sommes pas à Dieu, car saint Jean dit : "Si quelqu'un aime le monde, l'amour de Dieu n'est pas en lui".

"Malheur à vous, disait saint Grégoire aux prêtres, si vous vous aventurez dans ce monde corrompu sans être fortement unis à Dieu et affermis dans la pratique des vertus sacerdotales. Ce n'est pas le monde qui prendra vos sentiments, votre esprit ; c'est vous qui prendrez les goûts et les idées du monde". Nous sommes tellement portés aux choses naturelles, nous avons tant de peine à nous tenir à la hauteur de notre vocation, que le contact du monde ne peut nous être que très funeste. **On devient vite mondain en fréquentant les gens mondains.** "Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es".

C'est encore une grande perte de temps que d'aller souvent dans le monde. Que de choses inutiles ! Que de **conversations banales**, qui ne signifient rien ! Qu'il est triste de voir un prêtre passer la soirée dans un salon, à causer de politique et de nouvelles, et perdre ainsi son temps, quand il y a tant d'âmes à convertir ! **Un prêtre ne devrait jamais s'asseoir pour causer et dire des inutilités.**

Quand un prêtre va souvent dans le monde, il perd vite son prestige, son ascendant sur les autres. Il faut être un saint pour pouvoir aller dans le monde et conserver son autorité de prêtre, surtout quand on est jeune. Les gens du monde voient vite nos défauts, nos misères, ils les examinent avec attention, en font le sujet de leur conversation, et nous devenons facilement ensuite le point de mire de leurs critiques ; au lieu de les avoir édifiés, nous les avons au contraire **scandalisés**.

Il est bien difficile de se tenir à la hauteur de son ministère dans ces rapports avec les laïques. Certains nous invitent, nous pressent d'aller les voir, nous font mille politesses, mille avances flatteuses ! Ne les croyons pas ; il vaut mieux passer pour sauvage dans ce cas que de passer pour aimer ces sortes de visites. On ne devrait, si c'était possible, **voir le prêtre qu'en chaire, au confessionnal et à l'autel**, chez les pauvres et les malades. Partout ailleurs le prêtre s'expose à provoquer des critiques et à **devenir lui-même mondain, en prenant les goûts et les idées du monde auquel il se mêle**. Le prêtre ne devrait-il pas éviter même les lieux publics où le monde va ordinairement prendre son repos ? Quand il a besoin de se délasser un peu, sa place est dans un lieu à part. Lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ invite Ses apôtres à prendre quelque repos, Il ne les mène pas dans les promenades et les fêtes, Il les conduit à l'écart. *Venite seorsum in desertum locum.*

Nous sommes **le sel de la terre**, nous sommes **la lumière du monde**, selon la parole de Jésus-Christ. Quand donc nous allons dans le monde par nécessité, ce ne doit pas être pour faire comme le monde et dire : Amen à tout ce qui se dit, ainsi qu'on le fait malheureusement trop souvent ; mais c'est pour être l'exemple du monde. Il faut que le prêtre soit au milieu du monde comme une lampe qui brille dans tout son éclat.

A plus forte raison, nous ne devons jamais perdre notre autorité de prêtre, mais la faire respecter partout où nous sommes. Or comme c'est une chose très difficile, qui demande une grande sagesse, et que très souvent on peut faire plus de mal que de bien par ses imprudences, il vaut mieux, pour cette nouvelle raison, rester chez soi que d'aller chez les autres.

En toute vérité, le prêtre et le monde sont **deux ennemis irréconciliables**, toujours intéressés à se détruire. Heureux même s'ils ne s'accordent jamais de relâche, malheureux s'ils faisaient la paix ! Le monde perdrait, dans un prêtre indulgent pour lui, le sel qui doit le préserver de la corruption, et le prêtre perdrait la couronne qui doit récompenser son zèle. La passion désire cette paix funeste, et souvent ne réussit que trop à la négocier. Elle voudrait l'autoriser par des exemples respectables, jouir du moins d'un repos qu'un zèle importun ne lui permet pas de goûter. "Gardons-nous de trahir la vérité en négligeant de la défendre, ou de nous trahir nous-mêmes en cessant de nous garantir" (P. Berthier).

Les artifices du monde, dit à son tour Mgr Manning, inspirent à plus d'un prêtre le goût de la société, du bien-être, de la dissipation, des conversations futiles, des jouissances raffinées, de la littérature et de la musique, du luxe, des arts et de la mode. La conséquence en est que la vie du presbytère devient triste et monotone ; les heures passées au confessionnal, longues et pénibles ; les visites des malades et des pauvres, ennuyeuses ; l'étude des livres sacrés, sans attrait : la société des confrères sans charme et sans intérêt. Le monde a volé le cœur de ce prêtre, aussi ne le trouve-t-on plus dans sa chambre silencieuse, ni dans la compagnie de ses confrères, ni dans le sanctuaire, ni dans rien de ce qui est sacerdotal".

Sans doute, en délaissant le monde, et même nos amis laïques qui y vivent, nous ne pourrions manquer de

---

ont mis à même d'apprécier sagement ces délicates questions. Dans certains diocèses, il peut y avoir plus d'avantages que d'inconvénients à ce qu'un prêtre ait auprès de lui sa mère ou sa sœur, si surtout c'est une chrétienne foncièrement pieuse. Les mêmes réserves ont été faites concernant ce que nous disons un peu plus loin des personnes de service.

nous attirer son mépris, sa haine et ses sarcasmes. Mais c'est précisément notre gloire, c'est ce qui fait notre bonheur et nous donne l'assurance d'être véritablement à Jésus-Christ. Il a dit Lui-même : "Si le monde vous hait, sachez qu'il M'a haï avant vous ; si vous étiez du monde, le monde vous aimerait, car il aime ce qui est à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, c'est pour cela qu'il vous hait".

**A quoi connaît-on que l'on aime le monde ? Quand on y va avec plaisir, que l'on préfère la société du monde ou de sa famille à celle de ses frères, quand on a de la peine à refuser les invitations, quand on parle avec plaisir de sa famille, de ses grandeurs, de ses titres, de ses richesses, de ses revenus : tout cela indique qu'on a de l'attrait pour le monde...**

En résumé, la fréquentation du monde est un grave obstacle au succès de notre ministère. Ne demandons rien aux gens du monde ; ne les voyons que par nécessité, pour le bien de leurs âmes, et alors qu'ils soient toujours édifiés de notre conversation et de nos manières.

#### **SIXIÈME OBSTACLE : LE MANQUE DE CIRCONSPÉCTION DANS LES RAPPORTS AVEC LES FEMMES.**

Un bon prêtre doit **éviter tout rapport inutile avec les femmes**. Nous voyons dans l'Évangile que les apôtres furent très étonnés de voir Jésus parler à la Samaritaine ; cependant c'était sur le chemin, dans un lieu public. Cet étonnement des apôtres nous découvre l'extrême réserve de Notre-Seigneur Jésus-Christ à l'égard des femmes, avec quelle retenue Il leur parlait, et quels exemples de prudence Il donnait à cet égard à Ses disciples.

Pour suivre l'exemple de Notre-Seigneur, et protéger notre vertu si fragile, nous devrions nous imposer la règle de ne jamais recevoir une femme seule, mais faire en sorte qu'il y ait toujours quelque personne à proximité. C'était cette règle que suivait saint Vincent de Paul.

En second lieu, nous interdire toute visite à des femmes, qui ne soit pas nécessaire ou d'une très grande utilité ; et dans ce cas, faire notre visite aussi courte que possible. Hors de là les visites ne peuvent rien produire de bon. On ne s'y occupe ordinairement que de choses futiles. Les femmes interrogent, veulent savoir ce qui se passe dans les cures, les maisons, les œuvres. On se laisse aller à des médisances, à des indiscretions, on commet des imprudences, qui plus tard ont des suites fâcheuses.

Les "**dévotes**" invitent beaucoup les prêtres à venir les voir, surtout celles qui n'ont rien à faire. Ces visites finissent toujours par scandaliser le prochain, qui est plus porté à juger en mal qu'en bien. Et Dieu sait ce qui s'ensuit des **commérages** à ce sujet !

On ne saurait croire combien ce point est important et combien de prêtres se sont perdus par des **visites inutiles**.

Il faut encore agir avec prudence et réserve dans les lieux publics, les promenades, les voyages où l'on peut se rencontrer avec des femmes. Il faut par prudence éviter de tenir des conversations avec des femmes dans la rue. C'est contraire à la politesse et très peu édifiant. Il est bien préférable de se dégager honnêtement de leur compagnie, si elles nous abordent, et de dire qu'on ne peut rester plus longtemps.

Il ne convient pas non plus d'aller et de venir dans la rue avec une femme, quelle qu'elle soit. Fût-ce votre sœur, elle ne porte pas son nom écrit sur sa figure. A plus forte raison faut-il éviter de faire des promenades, des voyages, avec les femmes, à pied ou en voiture. Peut-on prendre trop de précautions à cet égard dans les temps mauvais et corrompus où nous vivons ? Il ne faut pas donner aux autres des prétextes de dire du mal de nous ; ils en disent assez sans que nous leur en fournissions l'occasion.

Un prêtre doit s'interdire toute familiarité avec les femmes, tout compliment ou terme de galanterie, tout témoignage extérieur de sympathie, tels que les poignées de mains ou autres choses semblables, qui donnent lieu parfois à des péchés mortels et sont trop souvent du moins des péchés véniels, sans compter que ces manifestations trop tendres scandalisent le prochain, quand il s'en aperçoit.

Notre-Seigneur en disant à Madeleine, après Sa résurrection : *Noli me tangere*, nous montre par là que, si autrefois Il lui avait permis de Lui embrasser les pieds, quand elle était pécheresse, c'était pour lui montrer qu'Il acceptait ses larmes et ses regrets, mais que maintenant elle n'avait plus besoin de ces signes extérieurs pour témoigner son amour, et qu'il lui fallait mener une vie toute spirituelle.

Le prêtre ne doit rendre aucun service aux femmes malades qu'il assiste, comme de leur présenter à boire, etc. Qu'il laisse ouverte la porte de leur chambre en y entrant. Il ne convient pas que le prêtre tâte le pouls de ces personnes ou leur donne des soins qui sont le propre des médecins.

L'usage du baisemain n'est pas convenable à l'égard des femmes, et peut provoquer des tentations chez un prêtre. Il vaut bien mieux ne donner la main à baiser à aucune femme.

Lorsqu'une fois on est prêtre, et même dès que l'on porte la soutane, on ne doit plus embrasser en public ses sœurs, ses tantes, etc., ni les tutoyer, surtout celles qui sont jeunes. Quant aux parentes âgées, on ne doit le faire que lorsque cela paraît convenable et nécessaire, dans certaines circonstances plus solennelles. Il y aurait de la dureté à refuser les embrassements de ces personnes, quand on voit surtout qu'elles y mettent tant de simplicité. Mais il faut éviter de le faire en public, parce qu'il y a toujours de **méchantes gens qui voient le mal partout**.

D'une manière générale, il est nécessaire d'être très circonspect dans tous les rapports avec les femmes, parce que, lors même que l'on a renoncé à une femme comme épouse, on n'a pas détruit en soi le sentiment naturel qui porte l'homme vers la femme, sentiment qui ne peut être neutralisé ou annulé que par une grande grâce de Dieu et un secours tout spécial. Aussi, quand on s'aperçoit que l'on éprouve une affection, quelque légère qu'elle soit, pour une personne du sexe, il faut aussitôt se tenir en garde et éviter de la rencontrer. Et quand nous nous apercevons, de notre côté, qu'une femme nous témoigne quelque sympathie, il faut de même l'éloigner de nous, pour ne pas lui donner occasion de laisser croître ou se développer ce sentiment.

Il est bien difficile à un homme, qui a une domestique dans sa maison, de ne pas éprouver quelque tentation à son sujet et réciproquement. **La grâce seule** peut prévenir ces tentations, et cette grâce, l'un et l'autre doivent être

constamment fidèles à la puiser dans **la prière, la communion, la pratique de la pénitence**, comme aussi doivent-ils observer, l'un à l'égard de l'autre, les règles de **la plus grande réserve**.

En présence d'une situation si délicate, combien n'est-il pas désirable que le prêtre ne prenne point de femme à son service, mais un jeune homme ou un homme, lequel pourrait encore être employé à la sacristie de l'église, à l'entretien du jardin du presbytère, etc. ? Par là on couperait court à une foule de cancans et de calomnies, on hausserait le prestige du ministère sacerdotal, on faciliterait l'entrée du presbytère aux hommes et aux jeunes gens, qui craignent parfois de venir consulter M. le Curé ou se confesser, parce qu'ils prévoient que toute la paroisse en sera bientôt informée par suite de l'indiscrétion de la servante ; enfin, on se mettrait soi-même à l'abri de tentations importunes et plus ou moins inévitables<sup>1</sup>.

Un prêtre ne prendra jamais trop de précautions en ce qui concerne les rapports avec les femmes. On ne doit **écrire** à celles qui ne sont pas proches parentes que dans le cas de nécessité ou d'une sérieuse utilité, le faire brièvement, en des termes empreints de la gravité et de la réserve chrétienne, et toujours se demander, avant de fermer la lettre, si elle pourrait être lue sans inconvénient par n'importe qui. Il faut se défier encore des pièges du démon dans l'exercice même de la charité, par exemple dans les rapports de bienfaiteurs à protégées, de consolateurs à affligées ; qu'on n'admette jamais des confidences trop intimes de la part de ces dernières, surtout si elles sont accompagnées des démonstrations de la douleur. "Les larmes sont des perles dans les yeux d'une femme, dit un pieux auteur, mais elles se changent facilement en glu et en poix pour celui qui les voit couler".

Pour **la direction spirituelle**, elle ne doit avoir lieu, quant aux femmes, **qu'au tribunal de la pénitence** ; qu'on s'y borne au **strict nécessaire**.

Un bon prêtre ne devrait jamais recevoir de cadeaux d'une femme. Il y a à cette pratique toutes sortes d'inconvénients, outre le péril éloigné qu'on peut faire courir à la chasteté. Le prêtre qui reçoit ainsi des présents n'a plus la même indépendance vis-à-vis des donatrices ; ensuite il ne peut pas les condamner au silence, et les paroissiens penseront facilement à mal quand ils sauront que M. le Curé a reçu un petit présent de telle femme, ou de telle jeune personne. Que celles qui veulent donner quelque chose, donnent pour l'église, pour les pauvres ; et alors on peut s'adresser au sacristain ou au curé dans son église, sans aller lui faire perdre son temps au presbytère et provoquer les critiques par des visites intempestives.

Les religieuses ne sont pas plus à l'abri de ces critiques que les personnes du monde et ne rendent pas un moins mauvais service à leur pasteur quand elles vont chez lui sans nécessité. Lui de son côté est tout aussi excusable d'aller chez elles sans motif. Qu'il ne se rende au couvent que pour une raison sérieuse, ou encore pour présider une réunion, faire le catéchisme, etc., jamais pour y causer et passer son temps.

Enfin, nous sommes tellement portés au mal que **les enfants** eux-mêmes peuvent devenir pour nous l'occasion d'un réveil de la concupiscence, surtout quand ils ont beaucoup d'ingénuité et certaines grâces naturelles. Ces charmes de l'enfance font aisément naître une affection dangereuse.

Il faut s'interdire absolument toute familiarité, surtout des caresses, des embrassements qui auraient inévitablement pour résultat de révolter les sens<sup>2</sup>.

D'une manière générale, un bon prêtre doit bannir de son cœur toute affection trop naturelle, pour qui que ce soit. **Notre cœur est à Dieu, et Dieu ne veut pas de partage** ; mais de plus, ces affections deviennent, neuf fois sur dix, une source de tentations pour la vertu et l'occasion d'un notable refroidissement du zèle et de la ferveur. On reconnaît qu'une affection est trop naturelle, quand on pense souvent à la personne qui en est l'objet, qu'on

---

<sup>1</sup> Nous n'avons jamais pu comprendre comment les prêtres zélés, qui, grâce à Dieu, ne manquent pas dans certains diocèses, ne s'étaient pas jusqu'ici préoccupés de secouer ce joug importun du service des femmes et d'assurer ainsi à leur apostolat une liberté d'allures incontestablement plus effective et plus complète. Les difficultés qu'on entrevoit à l'adoption de cette mesure sont plus apparentes que réelles. Celui qui écrit cette note, quoique seul dans une maison particulière et constamment malade depuis trente ans, croit pouvoir bonnement avouer qu'il a toujours pu se passer des services d'une femme, et il espère bien mourir en paix sans avoir besoin d'aucun autre garde-malade que son fidèle domestique. Sans doute, on doit pour cela savoir se contenter d'une cuisine telle quelle, et se résigner à prendre quelquefois soi-même le plumeau pour enlever les toiles d'araignée de droite et de gauche... Mais qu'est-ce que ces petites misères à côté de celles infiniment plus sérieuses dont on s'affranchit ? Un saint prêtre peut-il s'arrêter à des considérations aussi puériles ? Les inconvénients ne sont-ils pas surabondamment compensés par les avantages ? Il y a des pays où il est très possible de substituer le domestique à la servante ; il ne s'agirait que de rompre une bonne fois avec les préjugés et la coutume contraire, qui a malheureusement prévalu. Certes, notre ministère dans les temps actuels rencontre assez d'obstacles de toute nature pour qu'un prêtre zélé se décide à faire disparaître celui-là, ou du moins à essayer une réforme aussi avantageuse pour lui-même qu'édifiante pour les populations. Quant aux prêtres relâchés, pour lesquels ce tête à tête avec une femme devient une occasion d'offenser Dieu par pensées et par désirs, comment s'excuseront-ils au tribunal du Souverain Juge de n'avoir pas mis dehors ces créatures dont ils achetaient les services au prix de leur innocence ? *Si oculus tuus scandalizat te !...* - Rappelons en passant que la vie commune est un excellent moyen de remédier aux inconvénients signalés et une des plus précieuses sauvegardes pour la vertu du prêtre.

<sup>2</sup> Ce danger peut spécialement exister pour les curés, et surtout pour les jeunes vicaires qui prépareraient des enfants en vue du séminaire. Dans les maisons d'éducation, il existe une règle très sage, qui **défend aux professeurs prêtre de recevoir les élèves dans leur chambre**. Pourquoi le curé, le vicaire, ne craindrait-il pas pour lui-même les inconvénients prévus par les supérieurs qui ont porté cette règle ? La nécessité pourtant l'oblige à se trouver seul avec l'élève ou les élèves auxquels il donne des leçons : mais il ne doit en être que plus vigilant et plus circonspect. Le démon trouve moyen de se glisser partout ; un prêtre léger et imprudent peut rencontrer un piège, là où il croyait accompagner une œuvre de zèle. Voilà pourquoi, si l'on veut nous en croire, on ne commencera pas la leçon sans la faire précéder d'une prière, et on se montrera constamment **grave et réservé**. Jamais un prêtre ne doit se permettre les cajoleries, les termes d'affection, les marques d'amitié envers son élève ; qu'il s'abstienne même de lui causer de sa famille ou de banalités lorsqu'il est en tête à tête avec lui ; quant aux avis de direction, nous conseillons fort de ne les donner **qu'au confessionnal**, surtout à cause des interrogations et des confidences délicates qu'ils peuvent exiger.

aime à y penser, que cette pensée attendrit et amuse le cœur, réveille les passions. Il arrive même souvent, chez les prêtres pieux, que le désir de faire du bien spirituellement à une personne devient un prétexte pour nourrir cette affection, qui n'en est pour cela ni moins anormale, ni moins dangereuse. Ne transigeons jamais avec le démon lorsqu'il s'agit de préserver notre vertu de toute atteinte.

Si nous sommes jaloux de garder notre chasteté, nous veillerons encore avec le plus grand soin sur notre imagination et sur tous nos sens extérieurs, mais tout spécialement celui de la vue. Il ne faut **jamais arrêter ses regards sur une personne de sexe différent**. C'est là une règle d'une extrême importance et qui malheureusement est trop négligée.

La conservation de la chasteté est, à un point de vue, le premier des devoirs pour le prêtre ; mais, pour la conserver parfaitement, il faut savoir renoncer à bien des choses, être très fidèle à la prière et résister énergiquement à toutes les sollicitations du démon<sup>1</sup>.

Ce sujet est si grave, il y a tant de jeunes prêtres qui, par de déplorables imprudences, compromettent leur influence, leur honneur, leur vertu, parfois tout leur avenir, qu'il nous paraît à propos de reproduire encore ici quelques recommandations émanant des directeurs les plus éclairés, et tout spécialement du R. P. Berthier, Missionnaire de la Salette. Tant mieux si en réalité ces conseils sont superflus pour nos lecteurs ! Et qu'on veuille bien excuser les redites auxquels ils donneraient lieu.

"Avec les femmes, on ne doit jamais craindre de pousser trop loin la réserve. Le monde ne nous pardonne rien et exagère tout : deux motifs pour lesquels une prudence perpétuelle est de rigueur. Mais, ajoutons-le tout de suite, il faudrait se connaître bien peu soi-même pour penser que, dans les conversations assidues avec les femmes, on n'ait à craindre que pour sa réputation ! Fût-on aussi pur qu'un Louis de Gonzague, on courrait des dangers. L'expérience de chaque jour est là pour nous obliger à nous tenir sur nos gardes. Une passion s'engendre, presque à notre insu, des rapports fréquents avec les personnes du sexe. La beauté, la voix, le chant, tout est à craindre, nous disent les saints, tout se transforme en flèche qui donne la mort. Et que de fois la laideur elle-même, quand la passion commence à s'en mêler, semble n'être pas sans charmes et ne laisse pas de causer de dangereuses blessures !... Le démon, dit saint Alphonse, est un peintre habile, qui sait rendre séduisant le plus rebutant visage".

Une femme est-elle mauvaise ou simplement faible ? Il y a péril, car la compassion qu'elle vous inspire peut vous devenir funeste, et les marques que vous lui en donnez lui faire naître à votre égard des pensées coupables. Est-elle pieuse et sainte : Elle n'en aura que plus d'attraits pour vous. Laissez à Dieu le soin de la conduire ; soyez bref avec elle, songez avant tout à votre vertu qu'il faut prémunir contre toute atteinte. "Une femme, une vierge n'est pas moins à craindre parce qu'elle est plus sainte, dit saint Augustin. Tout au contraire, plus elle est sainte, plus elle attire une âme qui, elle aussi, est sainte. Croyez-moi. J'ai vu les cèdres du Liban, je veux dire des hommes habitués aux plus hautes contemplations, j'ai vu les pasteurs du troupeau, je veux dire des prélats éminents, des hommes de la persévérance desquels je me tenais aussi assuré que de celle d'Ambroise et de Jérôme... je les ai vus tomber dans la fange de l'impureté pour n'avoir pas assez pris de précautions dans leurs rapports avec les femmes". Oui, un bon prêtre a souvent moins à redouter les vices et la beauté des femmes que leur innocence et leur modestie.

La vieillesse elle-même n'est pas une garantie et ne saurait dispenser de la prudence et de la réserve. "Nous sommes utiles aux femmes à l'autel, en chaire et au saint tribunal", disait le Vénérable Louise-Marie Baudoin ; ailleurs elles nous nuisent et nous leur nuisons. Je suis vieux, je n'ai pas péché là-dessus, grâce à Dieu ; mais je prends mes précautions comme un jeune homme. **On n'est en sûreté que quand on est mort.**

Pour garder la chasteté, ce qu'il faut donc principalement, c'est l'humble défiance de soi-même. Et cette défiance, on doit la porter partout, oui partout, même dans les pèlerinages, même aux pieds de Notre-Dame de Lourdes, y éprouvât-on les émotions les plus saintes, les plus enthousiastes. Et si on ne le fait pas, on s'expose à revenir, de Lourdes comme d'ailleurs... avec des éclaboussures.

Il faut cependant, dira-t-on, convertir les pauvres pécheresses, soutenir les faibles, encourager les âmes pieuses. Oui, certes, Notre-Seigneur l'a fait, et après Lui tous les saints l'ont fait ; mais qui est-ce qui convertira le mieux les pécheresses, qui fortifiera le mieux les infirmes ? N'est-ce pas celui qui leur donnera l'exemple du détachement des créatures, et qui le leur fera pratiquer ? Gardons-nous, certes, de ne rebuter personne ; mais si nous voulons faire un vrai bien aux femmes, soyons **réservés, graves, dignes** ! Alors, celles qui sont vicieuses nous respecteront ; elles ne viendront à nous que comme Madeleine, en versant des larmes et en sollicitant leur pardon. Nous ferons taire les langues méchantes, en ne provoquant pas leur jalousie, si nous n'avons de préférence pour personne. Ce sont les vrais prêtres qui ont le plus de succès dans leur ministère, avec les femmes comme avec les hommes.

Nous avons donc tout à gagner, soit pour notre âme, soit pour le salut d'autrui, en gardant d'une manière exacte toutes les règles de la modestie ecclésiastique. D'abord respectons les statuts du diocèse dans le choix des personnes que nous prenons à notre service. Massillon avait défendu, sous peine de suspense *ipso facto*, à ses

---

<sup>1</sup> N'arrive-t-il pas trop souvent que le prêtre, au lieu de prendre ces précautions indispensables et de recourir à ces moyens préservation, se jette de lui-même dans les périls, avec la plus inconcevable légèreté ? Un professeur, un vicaire, qui ont de la peine, dans leur situation respective, à contenir leurs passions encore ardentes, s'empresseront de courir à des expositions, à des villes d'eaux, etc., dès qu'ils auront un congé de quelques semaines. N'est-ce pas vouloir l'impossible ? Et doivent-ils s'étonner s'ils reviennent de ces voyages avec une conscience troublée, ou même coupables de fautes parfois graves ?... D'autres ont assez peu le sentiment des convenances sacerdotales et de la plus vulgaire prudence, pour aller chevaucher pêle-mêle avec les gens du monde aux Bains de mer, ou encore, pour aller **prendre des bains, nager**, comme ils disent, à la rivière la plus proche ! Quelle opinion peuvent-ils donner de notre saint état ! On écrirait un gros livre avec des traits semblables, parfaitement authentique.

prêtres, d'avoir à leur service une femme avant moins de cinquante ans, autre que leur sœur ou leur mère. On ne saurait dire combien les dispenses d'âge que l'on demande, et que l'on obtient quelquefois, ont de déplorables conséquences.

Dans la maison de saint François de Sales, écrit Charles-Auguste, son frère et son biographe, il était interdit aux femmes d'entrer dans les chambres et appartements particuliers ; elles n'avaient pour traiter d'affaires que la galerie et la salle. Jamais on n'a pu faire que ce vertueux prélat changeât de résolution à cet égard. Un jour, un de ses amis, lui parlant de ses affaires domestiques, lui conseillait de prendre à son service quelque vieille personne, pour avoir soin de son linge. Il répondit vivement : "Monsieur, tant s'en faut que je veuille ajouter à ma maison une femme, quelque âgée et vertueuse qu'elle puisse être, que je ne désire pas même d'y introduire ma mère, en quelque façon que ce soit. Quand il parlait à des femmes, il faisait toujours tenir ouverte la porte de l'appartement où il se trouvait ; et d'ordinaire il avait avec lui, dans ces occasions, un des aumôniers, ou au moins un valet de chambre. Il recommandait cette règle de conduite au jeune évêque de Belley : "Ne parlez jamais à des femmes seul à seule ; et donnez charge expresse à vos domestiques de ne vous perdre jamais de vue, quand quelqu'une voudra conférer avec vous. Je ne dis pas qu'il soit toujours nécessaire qu'ils entendent ce que vous leur direz ; quelquefois cela n'est pas expédient, parce que ce sont des choses qui regardent la conscience mais au moins que leurs yeux veillent sur vous et soient témoins de votre manière d'agir. N'écrivez jamais non plus à des femmes que pour leur répondre, à moins qu'il n'y ait une pressante nécessité ; jamais de votre propre mouvement, à moins que ce ne soit à des personnes hors de tout soupçon, comme une mère, une sœur, une femme fort âgée, encore rarement et brièvement ; évitez avec le plus grand soin toute expression frivole ou doucereuse".

S'il est impossible que le service d'un ecclésiastique se fasse par d'autres que par une femme, du moins jamais un prêtre ne devra prendre à son service une personne pour laquelle il éprouverait une inclination trop naturelle ; agir autrement c'est une imprudence fatale. Quand on a exercé le ministère pendant quelques années, on a rencontré, parmi ses filles spirituelles, des personnes bonnes d'ailleurs et dévouées ; c'est sur une d'elles que l'on peut être porté à faire son choix. C'est souvent un péril ; il vaudrait mieux choisir une personne que l'on ne connût pas, avancée en âge, que l'on n'eût jamais dirigée, et qu'on ne dût jamais diriger. Les statuts de certains diocèses **défendent aux prêtres de confesser leurs domestiques**, et cette règle est sage, pour plusieurs motifs. Qu'un prêtre ne permette pas aux personnes de service d'entrer dans sa chambre, à moins qu'il ne soit absent : quant à lui, il ne doit jamais aller dans la leur. En cas de maladie, qu'on ne cesse pas de garder une grande réserve. Comme le remarque saint Jérôme, il est des soins qui, en guérissant le corps, ont donné la mort à l'âme. Saint Ligouri, étant évêque de Sainte-Agathe, avait porté l'excommunication majeure contre le prêtre qui admettait une femme dans sa chambre, et contre la femme qui y entraît. Dira-t-on que c'est sévère ? Non, rien n'est sévère quand il s'agit de ce qui expose au péché et à l'enfer.

"Sachez, écrivait saint Jérôme, que les femmes qui sont à votre service sont un piège pour vous ; car leur ruine est d'autant plus facile que leur position est plus vulgaire". Un décret du Concile de Westminster, rapporté par le cardinal Manning, est ainsi conçu : "Nous interdisons aux prêtres de permettre aux institutrices, ou à leurs auxiliaires, ou aux personnes qui sont au service de la maison, de prendre place à table avec eux".

Dans toutes les cures, il faudrait un parloir, et il serait sage que les portes en fussent vitrées, comme dans un couvent ; si elles ne sont pas dans ces conditions, qu'on les tienne ouvertes, et qu'on coupe court à toute longueur dans les entretiens utiles. Le plus souvent, du reste, les personnes du sexe peuvent dire au confessionnal ce qu'elles ont à exposer à un prêtre. Les entrevues à la sacristie ont le même inconvénient que celles qui ont lieu au presbytère ; et elles sont en général plus remarquées. Chose singulière, il y a presque dans toutes les paroisses des personnes qui ont à tout propos besoin de courir après tel ou tel prêtre, à la sacristie ou ailleurs, et qui ruinent sa réputation en même temps que la leur.

Quand on fait des visites, qu'on parle aux femmes, de la porte, ou au moins la porte étant ouverte, si elles sont seules ; et qu'on ne s'assie pas. C'est la sage règle de saint Jérôme. Saint Vincent de Paul voulait toujours des témoins, quand il parlait à une femme quelconque, afin de se rendre, par ce moyen, impossible l'occasion du péché, et de mettre sa vertu hors des atteintes de la médisance.

Mgr Villecourt a écrit : "Les confesseurs font bien de s'opposer, par tous les moyens de persuasion qui sont en leur pouvoir, à ce que les personnes du sexe, surtout quand elles sont dans un âge où les passions commencent à exercer un certain empire, reçoivent des hommes ou des jeunes gens des leçons de lecture, d'écriture ou autre chose. A plus forte raison doit-il être interdit à des séminaristes et à des prêtres de se montrer obligeants sur cet article. Il ne leur convient pas de se constituer les maîtres de grammaire ou de géographie des jeunes personnes qui sont dans des maisons d'éducation. Il est édifiant de voir les personnes du sexe se réunir, les dimanches et fêtes, chez quelque fille ou femme pieuse, pour y prendre leur récréation ; mais il ne faut pas que le pasteur ni tout autre ecclésiastique s'y trouvent ; ils y seraient tout au moins très déplacés, et donneraient lieu à des réflexions fâcheuses. On en a vu se mettre à la tête d'un troupeau de dévotes se rendant à quelque pèlerinage : quelle édification en résultait-il ? J'aurais dû dire : Quels propos scandaleux cette imprudence n'excitait-elle pas ? J'en dis autant des réunions qui se font hors du saint lieu pour s'exercer au chant des cantiques"<sup>1</sup>.

Si certains prêtres savaient tout ce qui se débite sur leur compte, à propos de certaines relations fréquentes avec femmes ou jeunes filles, même sous prétexte d'œuvres bonnes en elles-mêmes, sans doute ils ne néglige-

---

<sup>1</sup> Ces choses se font couramment dans certains pays. Un jeune vicaire conduit "sa Congrégation" en promenade, voire par train de plaisir à dix lieues de sa paroisse, jeunes filles de douze à vingt ans, auxquelles se mêlent des femmes et de vieilles personnes ; tel autre est appelé dans une église de campagne avec son chœur de jeunes musiciennes pour rehausser l'éclat d'une cérémonie. Mais de ce que ces choses se font, il ne s'en suit pas qu'elles soient sans inconvénient : elles en ont au contraire de très sérieux : du côté du prêtre comme du côté du public.

raient pas ces œuvres ; mais ils tiendraient à honneur de ne s'en occuper qu'avec une sainte réserve. Comment un de ces prêtres, avec quelque chance d'être cru, et même sans qu'on retourne contre lui ses propres conseils, pourra-t-il dire aux hommes, aux jeunes gens de fuir une occasion qui pour eux est la cause ordinaire de leurs plus grandes fautes ?

Qu'on ne dise aux personnes du sexe, au confessionnal ou ailleurs, que ce qu'elles pourront répéter sans inconvénient ; et si on est obligé de leur écrire, qu'on n'écrive que ce qu'elles pourront montrer à tous, sans détriment pour qui que ce soit. **Il serait bien naïf, celui qui compterait sur leur discrétion.** N'acceptons pour nous aucun de ces petits présents qui, sans qu'on s'en doute, amollissent les âmes. Usons d'une grande bonté au saint tribunal, afin d'ouvrir les consciences ; mais ne supportons **ni compliments ni entretiens inutiles.**

Enfin, veillons sur nos **yeux.** *Ne respicias mulieris speciem,* dit le Saint-Esprit (Eccl. XXV). *Virginem ne conspicias, ne forte scandalizeris in decore illius.* Saint Augustin dit que celui qui ne sait pas garder ses yeux ne sait pas garder son cœur. Saint Grégoire de Nazianze s'indigne avec raison de ce que les jeunes gens téméraires ne goûtent pas ce conseil dans la vieillesse où je suis parvenu, dit-il, je déchire ma chair, je ferme mes yeux, j'accable jour et nuit mon âme trois fois malheureuse, pour la retirer des flammes ; et, malgré cela, ce n'est qu'avec grand effort que je domine mon corps ; de quel front, vous qui êtes à la fleur de l'âge, et qui sentez le désordre des sens, prétendez-vous que vous ayez une chasteté à l'épreuve ? Vous appelez bagatelles ces imprudences !... Pour des bagatelles semblables, qui ne laissent que des remords, qui empoisonnent une vie sacerdotale, qui seront la matière de nos tourments à l'heure dernière, et peut-être de notre condamnation au tribunal de Dieu, quel dommage de stériliser son ministère, et de perdre, ou d'arrêter dans la voie du bien, les âmes qu'on avait mission de sauver !...

Certains confrères, et peut-être seront-ils nombreux dans certaines régions envahies par le sensualisme contemporain, ne manqueront pas de dire : "Vous poussez les choses trop loin ! Nulle part on ne fait tout cela ; c'est tomber dans le scrupule !" Jeune prêtre qui lisez ces lignes, vous du moins, croyez à notre expérience, et bien plus encore, au témoignage, aux suppliantes recommandations de tous les saints ! Songez au salut de votre âme, à l'honneur de votre ministère, au succès de votre apostolat, à l'édification du prochain, à votre propre bonheur, qui est si intimement lié à la chasteté sacerdotale, ou plutôt qui en est absolument inséparable ! Ne vous souciez pas de ce que font ou disent les autres, mais quant à vous, tremblez, priez, faites tout ce qui vient d'être dit dans ce chapitre, fussiez-vous passer pour un petit esprit ! C'est une si bonne chose d'avoir toujours la conscience en repos et le cœur pur ; de pouvoir, chaque fois qu'on entre dans sa chambrette, reposer candidement ses regards sur l'image de la très sainte Vierge en lui disant : "Bonne Mère, vous m'aimez toujours, et je vous aime toujours" ! Mon Dieu, celui qui saurait combien il est délicieux de pouvoir redire cela, avec une enfantine simplicité, à quarante ans, à cinquante ans, celui-là n'hésiterait pas à baisser les yeux devant les femmes et à s'entourer de mille petites précautions pour éviter même l'ombre d'une faute, d'une mauvaise pensée !<sup>1</sup>

Combien, hélas, est différent l'état d'âme de ce prêtre qui s'accroche à tous les buissons et y laisse un lambeau de son innocence, qui, pour ne se priver de rien, en fait de visites, de lectures, de petites sensualités, s'expose à des dangers sans cesse renaissants et ne se relève ensuite de ses chutes que pour retomber bientôt après ! Quelle tristesse intime chez ce prêtre, malgré une apparence : de jovialité ! Quel dépit ! Quelle honte et quel dégoût de lui-même ! Il voudrait lever les yeux vers Jésus, vers Marie, mais il croit les entendre lui reprocher ses trahisons ; il sent qu'il a besoin de prière, et l'office divin lui pèse, lui cause un insurmontable ennui. Blasé de tout, il cherche à s'étourdir dans les œuvres extérieures, mais en vain ; le remords et le trouble l'accompagnent partout. Jeune prêtre, Dieu veuille que vous ne connaissiez jamais ces tortures morales !

#### SEPTIÈME OBSTACLE : L'IMMORTIFICATION.

Comme tout ce qui tend à nous ravalier vers la terre, à affaiblir en nous l'élément surnaturel, l'immortification met un obstacle sérieux et continu à notre action sur les âmes et neutralise les bons effets de toutes nos saintes combinaisons.

Elle se manifeste surtout dans les **fautes contre la sobriété.**

Nous devons manger pour entretenir la vie du corps, mais nous contenter du nécessaire, ne pas aller au delà, parce que le surplus est plus nuisible qu'utile, à tout point de vue. Saint Paul le remarque souvent dans ses épîtres : *Sobrius esto.* La délicatesse ou l'excès dans le boire et le manger devient forcément un obstacle à la vie surnaturelle et, par contrecoup, à l'exercice du zèle.

Bien plus, la sobriété est la gardienne nécessaire de la chasteté ; ceux qui mangent et boivent au delà du nécessaire, ne peuvent guère être chastes : *in vino luxuria.*

La sobriété nous laisse toujours le corps libre et dispos, tandis que l'intempérance, même légère, fait perdre l'ardeur pour le travail, nous engourdit, et nous porte à beaucoup de fautes intérieures ou extérieures. Tous les saints ont été d'une grande sobriété.

Il y a la sobriété pendant le repas, il y a aussi la sobriété et la mortification hors le temps des repas.

C'est tout à fait contraire à la mortification de **manger en dehors des repas,** d'avoir des friandises, des fruits, etc., dans sa chambre ou dans sa poche, et d'en prendre sous de futiles prétextes.

Il ne faut pas manquer à la sobriété et à la mortification soi-même ; il ne faut pas y faire manquer les autres en les pressant de boire ou de manger, ce qui d'ailleurs est contraire à la politesse et aux convenances.

---

<sup>1</sup> Qu'ils sont doux les moments que l'on passe ainsi le soir, en tête à tête avec la Vierge immaculée, après une journée de durs labeurs, de contradictions, de peine de toute sorte ! On rit, on pleure, on chante à ses pieds, on lui adresse mille appellations de tendresse, on lui fait mille demandes audacieuses, parfois presque extravagantes, et elle sourit à toutes ces folies : *familiaritas stupenda nimis* ! ! Que faut-il pour ce laisser aller de l'enfant à la mère du pauvre enfant d'ici-bas à sa divine et si glorieuse Mère du ciel ? **Un cœur bien pur.**

Quand on va à la cuisine ou ailleurs, c'est une grossière immortification de prendre des comestibles, s'il s'en trouve, pour le plaisir de manger. De même, si l'on entre dans un jardin, de prendre des fruits, etc., pour ce même plaisir. Ces habitudes indiquent un homme **sans retenue, sans mortification**, et qui se laisse aller à tous les désirs de la chair sans les réprimer.

Il est honteux d'avoir un verre dans la sacristie et de s'y verser du vin à la suite de la messe, ou dans l'intervalle des offices, comme si l'on ne pouvait attendre de rentrer chez soi pour satisfaire les besoins de la nature. Ces rasades édifient très peu le sacristain et les enfants de chœur.

Un homme mortifié retranche de la nourriture tout ce qui sent le luxe, la recherche, la satisfaction du goût et de la gourmandise.

Ce ne sont pas les mets raffinés, succulents, parfumés, bien apprêtés, bien colorés, qui sont les plus salutaires à la santé. Loin de là, ils nuisent souvent au corps en l'excitant, l'énervant, et font naître beaucoup de maladies. Au contraire, une nourriture simple et frugale entretient la force et la vigueur du corps, et favorise la santé.

Le saint prêtre **ne perd pas de temps à ses repas**. En général, on semble accorder beaucoup trop d'importance à cette fonction tout animale du boire et du manger : cette préparation de tables, de couverts, de lingerie, d'assiettes, d'instruments élégants et précieux, et même multipliés pour les diverses sortes de mets et de vins, combien tout cela est opposé à la simplicité et à la mortification ! Comme les pauvres vivent plus simplement ! Souvent, ils n'ont pour table que leurs genoux, pour chaise qu'un banc ou une pierre, pour assiette qu'une écuelle de terre ou de bois, et un mur pour appuyer leur dos fatigué par le travail. Et que trouve-t-on sur leur table ? Une soupe, des pommes de terre, des légumes, parfois rien qu'un peu de pain. Ah, si nous pouvions manger en pauvre ! Notre-Seigneur lui-même ne mangeait-il pas en pauvre ? Quand Il était assis sur le bord du puits de Jacob et qu'on Lui disait de manger ; quand Ses apôtres forcés par la faim froissaient des épis dans leurs mains pour se nourrir ; quand Il cherchait quelques figues sur un figuier pour apaiser sa faim, ne se mettait-Il pas au rang des pauvres ?

Laissons donc aux gens du monde, aux bourgeois, ce soin des tables, cet appareil, ce cérémonial quand ils doivent nourrir leur corps. Nous parlons des pauvres ; mais comment donc mangent les soldats, en bien des pays du moins ?<sup>1</sup> Ne font-ils pas tout cuire dans une marmite, viande, légumes ? Et certes, ils ne s'en portent pas plus mal. Ne sommes-nous pas les soldats du bon Dieu ?

**C'est en méprisant de la sorte cette nourriture terrestre et matérielle, que nous pourrions devenir vraiment surnaturels et apostoliques.**

Puis, quel bon exemple pour ceux qui nous verraient ! Si on a quelque chose de plus fin, de plus délicat, de plus appétissant, cela n'excite-t-il pas leur envie ? Ne disent-ils pas : "Il est bien mieux que nous" !

Si nous voulons avoir de l'ascendant sur les gens du peuple, il faut nous faire pauvre avec eux.

Est-ce que nous ne devrions pas avoir honte d'être mieux traités, mieux nourris que les pauvres, d'avoir de bons et beaux morceaux sur notre table, des mets bien assaisonnés, bien préparés, bien dorés, tandis qu'ils ont à peine le nécessaire ? Ne devrions-nous pas faire part aux pauvres, à nos pauvres, de tout ce dont nous pouvons nous passer ? Un père ne partage-t-il pas avec ses enfants ? Les saints faisaient peu de cas de la nourriture et regardaient cette fonction du manger comme la plus humiliante de toutes.

Combien était beau et édifiant le pauvre curé d'Ars, appuyé contre le mur de sa chambre, sans même se mettre à table : parfois prenant sa chétive nourriture en allant voir ses malades ! Il n'avait pas le temps de manger, comme il est dit des apôtres eux-mêmes dans l'Évangile : ils mangeaient en travaillant, en marchant, comme font les pauvres<sup>2</sup>, et combien ils convertissaient plus de pécheurs en vivant ainsi, qu'en mangeant à une bonne table !

Le saint curé d'Ars faisait cuire ordinairement une marmite de pommes de terre qu'il mangeait avec du pain, tant que durait la provision ; il avait même essayé de manger de l'herbe des champs. Il achetait le pain des pauvres, quêté de porte en porte, et leur donnait le sien, pour avoir le bonheur de manger comme les pauvres.

Un bon prêtre ne craint pas non plus de laisser là le dîner commencé, lorsqu'on l'appelle pour un devoir de charité. Il n'a pas l'air de mauvaise humeur et ne fait aucune observation à celui qui le demande, mais se rend volontiers à son appel.

Enfin, un bon prêtre ne doit rien prendre chez les autres, quand il va en visite : on évite ainsi beaucoup de gourmandises et beaucoup de petits scandales ; on ne fait pas faire de dépenses inutiles à autrui.

Rappelons-nous ce que répondait notre divin Maître aux apôtres quand ils Lui disaient de manger. "J'ai une nourriture que vous ne connaissez pas ; ma nourriture, c'est de faire la volonté de Mon Père". Quelle belle parole ! La volonté de Son Père, c'est Sa nourriture ; lorsque les autres ne pensent qu'à manger, qu'à acheter des comestibles et préparer ce qu'ils doivent mettre sur leur table, Jésus-Christ ne pense qu'à faire la volonté de Son Père, et oublie pour ainsi dire cette nourriture du corps qui nous occupe tant. La volonté de Son Père passe avant tout, il laisse tout pour accomplir cette sainte volonté. Grand exemple pour nous, qui craignons peut-être de retarder un repas ou de manquer d'un dessert !

Ah, si les prêtres songeaient à l'exemple de Notre-Seigneur, pourraient-ils se préoccuper de la nourriture corporelle ? Jésus souffrait de la faim ; Ses apôtres également. Et nous, nous devons avoir trois ou quatre repas par jour, auxquels rien ne manque pour le choix et la préparation des mets. Nous devons avoir des provisions de

<sup>1</sup> Il est à remarquer que les prêtres qui se traitent le mieux, se montrent les plus difficiles, et tiennent à une plus belle vaisselle sont presque toujours ceux qui appartiennent aux familles les plus humbles et qui trouvaient à peine chez eux de quoi ne pas mourir de faim.

<sup>2</sup> Encore une fois, nous ne devons pas imiter ces grands serviteurs de Dieu dans ce que leur conduite a pu présenter d'original, de singulier, d'excessif, comme de passer dans la rue avec notre manger dans les mains : mais l'esprit qui animait ces hommes de Dieu, nous devons assurément l'avoir aussi.

bouche, conserves, confitures, fruits, poissons, volailles et salaisons !... Nous devons avoir un régiment de bouteilles et même de barriques de vin dans notre cave ! Oh, pour cela, par exemple, nous aurons sans doute bien de la peine à nous en justifier un jour au tribunal de Jésus-Christ !... Il y a tel petit pays en Europe où le prêtre monte sa cave avec un soin bien plus méticuleux que sa bibliothèque ! C'est reçu dans les mœurs... cléricales. A peine sortis du séminaire, les abbés envoyés dans le professorat commencent à se faire une cave dans la grande cave du collège ; les vicaires également chez leur curé, s'ils n'ont pas un ménage à part. Après peu d'années, les bouteilles se comptent par trois, quatre, cinq mille quand ce n'est pas douze et quinze mille, pour le pauvre jeune prêtre, et quand il va d'un poste à un autre, tout cet attirail le suit : les énormes paniers et les tonneaux se hissent les uns sur les autres dans les camions de déménagement comme un véritable magasin de marchand de liqueurs.

Ces braves gens s'étonnent ensuite que leurs ouailles se disent : "Nos curés aiment la bonne chère et le bon vin" !

Parlant de l'usage du **vin**, un auteur qui a beaucoup écrit pour les prêtres, a tracé les lignes suivantes :

"Nous avons ici la direction d'un grand maître, de saint Paul : *Utere modico vino propter stomachum*. Ces mots nous sont bien connus ; pesons-les un à un pour les apprécier à leur juste valeur. *Utere* : "non abutere" ; *modico* : "non largo" ; *propter stomachum* : "non propter palatum". Ainsi l'Apôtre recommande d'user seulement du vin, et encore d'un peu de vin ; et enfin de le faire pour la santé. Ces paroles ne devraient-elles pas nous faire rougir en nous signalant d'étranges abus ? *Propter stomachum*, dit-il ; c'est pour la santé : donc tous ces vins sont proscrits par l'apôtre, qui, au lieu de nous faire du bien, nous sont nuisibles : ces vins fins, agréables, qui surexcitent les nerfs, troublent le cerveau, enflamment les passions, portent à l'irascibilité, changent enfin en un véritable poison ce qui nous est présenté à titre de remède. *Propter stomachum* : c'est pour la santé : donc ce n'est pas pour le plaisir ; si nous n'avons d'autre motif que de flatter le goût, mieux vaut nous abstenir ; si le vin doit réparer nos forces, n'en prenons pas au-delà de ce qui est nécessaire pour obtenir ce résultat.

Disons un mot en passant des liqueurs fortes ou alcooliques, contre lesquelles tous les médecins, les philanthropes et les saints personnages se sont toujours universellement élevés. Quelle peut donc être, en dehors de la satisfaction des sens, la raison qui excuse l'usage de ces boissons ? On dit : ce sont des toniques. Mensonge ridicule. L'absorption d'une petite quantité de ces liqueurs produit un renouvellement de vigueur, mais n'augmente pas la force. Ce sont des excitants et non des toniques. On dit encore : cette goutte de liqueur me met en appétit et me fait digérer : mon estomac ne saurait fonctionner sans elle. Erreur !... essayez de vous en passer et vous verrez. En tout cas, il ne manque pas d'autres digestifs, qui n'ont point les mauvais effets de celui-ci. Enfin on s'excuse sur la petite quantité. Évidemment les inconvénients sont d'autant moins à craindre, que l'usage est plus restreint ; ils sont cependant toujours à craindre, et nul n'oserait se promettre de ne jamais excéder. En vérité, on a peine à concevoir comment le prêtre en commençant à prendre l'habitude de ces boissons, qui ne lui font aucun bien, qui peuvent lui faire beaucoup de mal, qui toujours contribuent plus ou moins à exciter les passions, à exalter l'imagination ou la sensibilité, à provoquer les révoltes de la chair, et qui exposent ainsi à toutes sortes de périls pour l'âme et pour le corps. Nous répéterions volontiers cette recommandation qu'un saint Directeur de Séminaire ne pouvait faire sans verser des larmes : "Celui qui est jaloux de conserver dans toute son intégrité la chasteté sacerdotale, doit s'interdire ces superfluités dangereuses qui ont été pour l'Église la source de tant de hontes et de tant de scandales" !

Que dirons-nous de l'habitude de **fumer**, qui, dans certains pays, a envahi le clergé tout entier ? Nous n'hésitons pas à la mettre au nombre des obstacles au succès du zèle apostolique.

Plus d'un confrère sourira de pitié en lisant ces mots ; d'autres s'indigneront. Et en effet, nous ne l'ignorons pas, dans deux ou trois petits pays du Nord de l'Europe, les religieux eux-mêmes ne se font aucun scrupule de fumer. Il y a telle Maison-Mère d'une Congrégation de Missionnaires dont un membre nous disait : "Quand la Messe est finie, on remonte chez soi, et, tout en se livrant à son travail, chacun fume jusqu'au soir". La chose là-bas semble si naturelle qu'on ne s'imagine presque pas qu'il soit possible de faire autrement. Aussi quelle odeur de tabac s'exhale des soutanes, des bréviaires, des lettres écrites par ces religieux !...

On ne peut pas manger pour manger ni boire pour boire, d'après la doctrine du grand apôtre ; autrement dit : on ne peut pas manger pour le seul plaisir de manger, ni boire pour le seul plaisir de boire. Mais peut-on fumer pour fumer, c'est-à-dire pour le seul plaisir de fumer ? Non, n'est-ce pas ?

Que dire donc de ces religieux, de ces prêtres, qui dès qu'ils ont dépouillé les ornements sacerdotaux, empoignent le cigare ou la pipe et ne s'en débarrassent que pour vaquer à leur ministère ou quand ils sortent de la maison ? S'ils ne fument pas pour le seul plaisir de fumer, pourquoi donc est-ce ? Pour leur santé ? Personne ne le dira sérieusement, puisqu'il est notoire que le tabac est un poison et qu'on nuit au contraire à la santé en fumant. Alléguera-t-on que c'est par manière de distraction, de diversion, parce qu'on ne peut avoir l'esprit appliqué tout le long du jour ? Mais faut-il pour cela avoir la pipe à la bouche tout le long du jour, ou même quelques heures chaque jour ? Et est-il vraiment nécessaire, pour délasser l'esprit, de flatter son corps et de sensualisme ?

Il vaut mieux avouer franchement qu'on n'a aucune excuse et dès lors on ne voit pas trop comment, on échappe davantage au péché véniel en fumant pour fumer qu'en mangeant pour manger.

Mais quelle bénédiction peut attirer sur son travail un prêtre qui volontairement et de parti pris l'entache sans cesse de fautes vénielles ?

Ajoutons que cette habitude est dispendieuse, et partant préjudiciable à nos pauvres et à nos œuvres ; ajoutons encore que fumer ne va pas sans boire ; le cigare appelle le verre de bière ou le verre de vin : et où tout cela mène-t-il le prêtre ?<sup>1</sup>

<sup>1</sup> En France dit le P. Berthier, un prêtre fumeur excite une sorte d'étonnement, pour ne rien dire de plus. "Ailleurs, l'usage d'offrir un cigare quand on reçoit un ami, un confrère, peut n'être pas plus répréhensible que celui d'offrir du vin ou des biscuits : il y a

## HUITIÈME OBSTACLE : LE DÉSCŒUREMENT.

Aurions nous de grands talents, des aptitudes extraordinaires, si nous négligeons le travail, nous n'arriverons jamais à aucun résultat dans l'exercice du saint ministère.

Nous avons d'ailleurs présentes à l'esprit les sentences de la sainte Écriture qui sont terribles contre le paresseux. Et en face d'une si grande mission que celle qui nous a été confiée par Dieu, comment pourrions-nous négliger le travail, puisque nous risquerions ainsi d'être cause de la perte de plus d'une âme ?

Oui, la responsabilité du prêtre est grande, et il doit se consumer dans les labeurs, pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères ! Et cependant, s'il y a un homme sur la terre qui passe pour ne rien faire, c'est le prêtre ; il est bien vrai que son ouvrage est tout spirituel, et qu'on ne peut guère s'en rendre compte ; mais il est bien vrai aussi qu'on voit souvent le prêtre inoccupé et passer son temps inutilement. Et alors, si un bon prêtre sort pour quelque raison sérieuse, il trouve des gens qui lui jettent ces mots à la figure : "Bonjour, M. l'abbé, vous allez vous promener ? Vous venez de vous promener ?" Comme si on ne faisait que se promener toute la journée !...

Voilà la réputation que nous avons dans le monde, nous promener, perdre notre temps. Triste réputation ! Hélas, si on nous voyait moins souvent dans les rues et sur les boulevards, moins souvent à dîner chez les uns, chez les autres, moins souvent rendre des visites inutiles ; plus occupés des pauvres, des malades et de nos œuvres ; prêchant et attirant le monde par notre foi et notre charité : on ne nous demanderait pas si souvent si nous allons nous promener...

**Le prêtre plus que personne doit travailler toute la journée** ; les maçons travaillent bien tout le jour ; les charpentiers, les menuisiers, les cultivateurs, les tailleurs, etc., tous ces gens-là travaillent tout le jour et même quelquefois la nuit, pour gagner leur vie et celle de leurs enfants. Et le prêtre aurait un sort plus doux ? N'est-ce pas parce que le prêtre n'a pas travaillé ou qu'il a mal travaillé que le champ du Père de famille est en si mauvais état ? Que l'ignorance a envahi nos pauvres ouvriers et qu'ils se soulèvent aujourd'hui contre nous ? Si nous avons bien travaillé et qui nous eussions fait de bon ouvrage, nous ne serions pas si malheureux ni si persécutés. **Si le champ est inculte et ne produit que de mauvaises herbes, c'est parce que nous ne l'avons pas défriché ni ensemencé.**

Encore une fois, il ne faut pas que les fidèles et les gens du monde voient le prêtre oisif, inoccupé : c'est un des plus grands scandales que nous puissions leur donner, parce que de notre oisiveté, ils concluent beaucoup d'autres choses. Il ne faut même pas avoir l'air de se délasser dans la promenade et le descœurement... Quand on a besoin de prendre l'air, de se récréer, il faut, autant que possible, se rendre dans un lieu solitaire.

Mais les bons prêtres connaissent à merveille l'art de se reposer d'une occupation par une autre, art parfaitement favorable à la conservation de la santé. Ils s'appliquent à l'étude, au travail de cabinet après avoir longtemps marché, soit pour la visite des malades, soit pour des enterrements, et ainsi ils se reposent de la fatigue corporelle. Lorsqu'au contraire c'est l'esprit qui est fatigué d'une trop longue tension, ils vaquent aux travaux du ministère et aux courses que ces travaux nécessitent pour s'accorder la distraction et la diversion dont ils ont besoin.

Devons-nous parler ici du jeu ? Quel est le prêtre qui ignore les lois portées par l'Église et les solennels avertissements des Pères, des Docteurs et des Conciles ?

Certes les récréations sont permises et nécessaires (quoique, comme nous venons de le dire, on puisse toujours avoir le délassement que demande la nature en variant ses travaux), mais **certains jeux ou divertissements sont interdits aux prêtres** et deviennent même une occasion de scandale s'il s'y livre.

Saint Alphonse de Liguori n'a pas craint d'écrire : "Je ne veux pas entreprendre de décider si les jeux de passe-temps sont par eux-mêmes licites ou illicites, mais je dis que de semblables divertissements conviennent certainement peu à un ministre de Dieu, qui d'ailleurs, s'il veut remplir ses obligations, n'a pas de temps de reste à donner au jeu". Massillon va jusqu'à dire : "Les jeux, les amusements des hommes flétrissent la dignité des mains du prêtre". A coup sûr un prêtre est répréhensible qui consacre un temps notable au jeu, principalement au **jeu de cartes**, et surtout qui s'y passionne. Il l'est davantage encore s'il n'a pas honte de jouer même avec des femmes.

Lorsque plusieurs prêtres vivent ensemble, qu'ils prennent aussi ensemble leur récréation et non au dehors.

Quand on va chez un confrère, il faut s'habituer à être bref. Il arrive que l'on perd beaucoup de temps dans ces visites amicales : on cause, on babille, on flâne, et on fait aussi perdre le temps à autrui. C'est fort regrettable !

"Un prêtre consciencieux, dit le P. Berthier, doit s'interdire tout voyage déplacé ; un prêtre selon le cœur de Dieu en fait jamais d'inutiles, fussent-ils même convenables ; et dans les voyages nécessaires, il trouve le moyen de bien employer son temps". Il veille en outre à édifier le prochain, ne lésinant pas avec les employés des voitures, les maîtres d'hôtel, ne se plaignant pas des désagréments du voyage, exerçant la charité envers chacun lorsque l'occasion s'en présente. Enfin il tient rigoureusement à ne pas prolonger son voyage au delà du temps fixé, ne se laissant pas arrêter à droite ou à gauche sous de frivoles prétextes.

Pour en revenir à la grande loi du travail, ne perdons jamais de vue que notre travail doit être conforme à notre état, et que ce ne serait pas travailler comme Dieu le demande que de nous occuper à des études profanes, d'écrire des lettres frivoles, de passer le temps à des compositions badines ou puériles, à des arts d'agrément, etc.

En outre, même pour le travail vraiment sacerdotal, il faut le faire avec **ordre, suite, méthode** ; sinon, on n'avance à rien ; ou, si on travaille, on fait peu d'ouvrage. Il y en a qui arrivent à la fin de leur journée, de leur semaine, de leur année, de leur vie et qui n'ont presque rien fait, parce qu'ils n'ont pas fait un **travail suivi** ; ils ont commencé beaucoup de choses et n'ont rien terminé, beaucoup d'entreprises et rien achevé. On dirait, à les voir, qu'ils travaillent beaucoup ; ils s'agitent, ils vont, ils viennent, ils parlent et se remuent beaucoup, mais pour n'abou-

---

alors une raison d'amitié ou de politesse : mais se livrer seul, dans sa chambre, à la volupté grossière et animale de savourer des cigares, on ne peut rien concevoir de moins sacerdotal. L'universalité de ce singulier usage ne le justifiera jamais.

tir à rien.

Il est bon d'avoir un travail sérieux à faire, et d'avoir une volonté ferme de l'achever, d'y fixer constamment son attention et son esprit ; alors on est peu exposé à perdre son temps.

Un mot du **sommeil**, en terminant.

Le sommeil est un repos que le bon Dieu nous a donné pour réparer nos forces perdues par le travail de la journée. Il ne faut prendre **que le repos nécessaire** pour remettre le corps en état de travailler.

Rester au lit sans nécessité, pour son seul plaisir, est une faute de paresse. Et quand on reste au lit sans dormir, sans nécessité, on s'expose à beaucoup de tentations.

Il faut se coucher de bonne heure et se lever matin ; le travail du soir est nuisible à la santé, et c'est un grand tort de renvoyer au soir son travail, son bréviaire, ses prières : on s'en acquitte mal, pour s'en débarrasser plutôt que pour remplir son devoir.

#### NEUVIÈME OBSTACLE : LES LECTURES FRIVOLES OU INOCCUPÉES.

*Stultas autem quaestiones evita*, disait saint Paul à son disciple. Au nombre de ces questions insensées qu'il faut écarter, d'après le conseil de l'Apôtre, comme pouvant compromettre les fruits de notre apostolat, il faut ranger assurément une bonne partie de ce qui fait le thème ordinaire des **journaux** : quoi de plus vain et de plus inutile pour un homme dont toutes les vues doivent se porter vers l'autre monde que les petits intérêts et les stériles débats de ceux qui vivent pour celui-ci ? Aussi la lecture des journaux, du moins lorsqu'elle n'est pas accompagnée de certaines précautions et sagement limitée, devient-elle pour le clergé un des plus grands obstacles à la vie intérieure et au succès de son ministère.

Cette lecture flatte la curiosité, l'immortification, elle habitue à traiter et à trancher soi-même des questions parfois très délicates ; elle passionne pour tel ou tel parti qui sont en présence ; elle entraîne des divisions entre les catholiques et même les membres du clergé : elle met sous les yeux le récit d'une foule d'impiétés et d'iniquités ; elle ramène l'esprit dans l'atmosphère malsaine des idées du siècle ; elle inonde l'âme d'un déluge de distractions qui reviendront la troubler dans les exercices religieux et le travail ; elle tend plus ou moins à diminuer le respect qui est dû aux pouvoirs civils, *etiam dyscolis* ; elle affaiblit inévitablement la charité chrétienne et en fausse la véritable notion ; elle refroidit notre entrain pour les études sérieuses, ou même nous en dégoûte ; elle donne lieu à beaucoup de conversations frivoles, séculières et où Dieu est souvent offensé. Enfin, elle peut même devenir un écueil à notre soumission aux supérieurs. "Si vous n'y prenez garde, disait le P. Valuy, il y a déjà cinquante ans, la lecture des journaux vous apprendra à **tout critiquer**, à **tout contrôler**, du haut en bas de l'échelle hiérarchique". Que dirait-il aujourd'hui !

Admettons que cette lecture soit jusqu'à un certain point nécessaire ; ne pourrait-on pas se borner à un journal hebdomadaire ? Nous savons des prêtres que Dieu a bénis pour avoir renoncé à la lecture du journal. Ce sacrifice, très méritoire, pourrait nous obtenir la délivrance de tentations délicates et de périls pour notre vertu, comme aussi la conversion de certains pécheurs. Tout au moins faut-il **fixer l'heure** où l'on fera cette lecture (le moment qui suit le repas de midi ou du soir est le plus convenable) et se faire une loi de ne pas dépasser tel laps de temps.

Malheur aux prêtres qui font du journal une de leurs plus chères occupations ! Trois fois malheur à ceux qui, ne se contentant pas des journaux foncièrement catholiques et dévoués au Saint-Siège, se permettraient de lire des feuilles d'un esprit douteux, frondeur, des feuilles dont les directeurs parlent à leur aise du pape et des évêques, si même ils ne leur font pas grossièrement la leçon, des feuilles mondaines et légères dans le goût des gens du siècle !

Hélas, combien il y a actuellement de ces feuilles, soi-disant chrétiennes, dont la lecture affaiblit la foi, l'amour du recueillement, le respect de l'autorité et surtout la charité ! Combien troublent l'imagination par des récits de scandales, des chroniques scabreuses, des feuilletons d'une excessive légèreté !

Mais le journal qu'il faut s'interdire à tout prix c'est le journal neutre, c'est le journal qui n'est ni bon ni mauvais, qui un jour a l'air de défendre la bonne cause et le lendemain fait chorus avec les pires ennemis de l'Église. De telles publications<sup>1</sup> deviennent parfois plus nuisibles que celles qui sont positivement mauvaises : elles entretiennent les âmes dans les illusions les plus déplorables et les font glisser, par une pente insensible et à leur insu, dans le rationalisme et le scepticisme.

*Le Figaro* a longtemps personnifié les journaux de ce caractère ; aussi plusieurs prélats, Mgr Forcade entre autres, le signalaient-ils "comme un journal auquel ni prêtres ni fidèles ne peuvent s'abonner en sûreté de conscience" déclarant "que s'il y a des journaux plus mauvais, il n'y en a pas de plus dangereux". Cette réprobation doit s'étendre à tous les organes de cette presse boulevardière "qui se rit des principes et s'enrichit de la corruption des mœurs". Il est déplorable qu'un grand nombre de catholiques se permettent de lire de pareilles publications.

"Il faut, disait l'éminent cardinal Guibert, que les familles chrétiennes ferment la porte à ce journalisme qui va de l'église au théâtre. Qu'on mette tout le monde en garde contre le poison de ces lectures".

Que de personnes, s'écrie un auteur très recommandable, ont trouvé dans la lecture des journaux "sans Dieu" le naufrage de la foi ou des mœurs ! Si l'une et les autres baissent si lamentablement dans les familles de la classe dirigeante, on doit bien l'imputer en grande partie à la lecture de ces feuilles.

On ne se défie pas assez du péril qu'offre aux âmes ce genre de publications d'où le nom de Dieu, l'idée religieuse se trouve systématiquement exclue. L'indifférentisme n'est pas plus admissible en journalisme qu'en politique. La parole de Notre-Seigneur : "Celui qui n'est pas avec Moi est contre Moi" s'adresse indistinctement à tous les hommes.

<sup>1</sup> Journaux, revues ou livres. Comme spécimen de livres neutres, on peut citer tous ceux qui sont spécialement publiés par les écoles de l'Etat.

Est-il vraiment nécessaire de rappeler au prêtre qu'il ne peut jamais s'autoriser de semblables lectures ?

Quant aux livres, brochures, etc., un bon prêtre s'interdira absolument toute lecture qui fait mal, qui trouble le cœur, qui inspire de justes inquiétudes. Il ne nous est pas plus permis qu'aux fidèles de nous exposer aux tentations. Sont-elles bien pour nous ces revues que des éditeurs intéressés recommandent au prêtre "comme lui offrant une indispensable distraction, très appropriée à son caractère", etc. ?... Les romans du *Correspondant*, de *l'Ouvrier*, de la *Semaine des familles*, et autres, si innocents qu'on les suppose, ne seront-ils pas toujours une lecture déplorable et complètement inutile pour un ministre de Jésus-Christ ? Comment un cœur vierge peut-il souffrir de se mettre en face de personnages de pure invention, perpétuellement occupés d'intrigues et d'amour et débitant une kyrielle de fadaïses ?

De grâce, **renonçons à tout ce qui séduit l'imagination, à tout ce qui amollit le caractère**, quand même il s'agirait de chefs-d'œuvre de littérature. Qu'est-ce que tout cela a de commun avec notre état, qui est de sauver les âmes ?<sup>1</sup>

#### **DIXIÈME OBSTACLE : LA NÉGLIGENCE À NOUS CORRIGER DE NOS DÉFAUTS.**

Nous avons tous des défauts ; mais le bon prêtre ne cesse de combattre ceux auxquels il est sujet. Le prêtre sans ferveur n'en a nul souci et il est pour le prochain une perpétuelle occasion de petits scandales.

D'abord, nous avons des **défauts extérieurs** ; sans être des péchés, ils sont cependant un obstacle à la manifestation de Jésus-Christ en nous, et éloignent le prochain, en lui donnant une mauvaise idée des ministres de la religion.

Nous devons chercher à **connaître ces défauts extérieurs**, et travailler à nous en corriger, en esprit de pénitence, pour la gloire de Dieu et le salut de nos frères. S'il y a des âmes qui y sont tenues, ce sont surtout les prêtres, les religieux, qui, par leur vocation, doivent glorifier Jésus-Christ, et le porter dans tout leur extérieur.

Qu'un homme du monde paraisse grossier, fier, irritable, léger, malhonnête, brusque, on n'y fera pas trop attention ; mais qu'un prêtre ou un religieux ait ces défauts, il nuit grandement à la religion, à ses confrères, à lui-même.

Il est donc important de travailler à se corriger de ses défauts extérieurs. De plus, les prêtres, les religieux, ne sont-ils pas les favoris de Dieu, Ses enfants privilégiés, les courtisans qui forment Sa cour sur la terre, qui Le représentent parmi les hommes ? Or, n'est-ce pas déshonorer Dieu que d'être rempli de défauts extérieurs, et de Le représenter si mal aux yeux du monde ? Il importe donc grandement de nous corriger de nos défauts extérieurs. D'ailleurs, ces défauts sont toujours l'expression de nos défauts intérieurs, et en travaillant à nous corriger de ceux-ci, nous nous corrigeons en même temps de ceux-là.

Il est à peine besoin de rappeler la nécessité bien plus urgente encore de nous corriger de nos **défauts intérieurs**, notamment les suivants :

- **L'esprit de présomption**. C'est un fléau pour le clergé lorsqu'il vient à se répandre parmi ses membres. Le présomptueux ne reconnaît, pratiquement, l'autorité de personne. Il est son maître, il fait comme il veut, ce qu'il veut et quand il veut. Il va où bon lui semble ; il n'admet pas qu'on le contrarie ni qu'on le gêne en rien. Il ne demande de conseil à personne, ne soumet ses projets à qui que ce soit et ne connaît d'autre règle que sa fantaisie. Ce défaut est extrêmement commun dans le monde ; mais quel mal ne cause-t-il pas quand il gagne le clergé !

- **L'esprit de domination**. On le rencontre aussi bien souvent. Celui qui en est possédé veut tout conduire, diriger, commander ; il se mêle de tout et domine partout. Il n'entend céder quoi que ce soit de ses prétendus droits ; aussi, chacun doit-il passer par où il veut. Chose triste à dire, ce ne sont pas les hommes les plus capables et vraiment dignes de commander qui ont cet esprit ; ce sont des gens pleins d'eux-mêmes, hardis et audacieux, mais parfois très médiocres et dénués de bon sens pratique. Quelle opposition entre un tel défaut et l'esprit de l'Évangile !

- **L'esprit d'exigence**. Il découle encore de l'orgueil. On est large pour soi, mais impitoyable pour autrui ; on se pardonne tout, on ne lui laisse rien passer. On est difficile, impérieux ; il faut que tout le monde nous serve, et à la minute, et sans manquer en rien à nos ordres. A chaque instant, on a besoin de quelque chose et on ne craint pas de déranger tout le monde pour l'obtenir. On fait le tourment des domestiques, et on est un sujet de scandale pour les personnes pieuses et pour la jeunesse.

- **L'esprit raisonneur et entêté**. Celui qui se laisse guider par ce mauvais esprit rend malheureux tout son entourage, les confrères principalement. Il raisonne toujours et sur tout ; il n'accepte pas les raisonnements d'autrui, quelque bons qu'ils paraissent ; il ne veut jamais avoir le dessous. On ne peut rien lui dire sans qu'il apporte toujours quelques raisons opposées. Si on lui propose quelque chose, il raisonne ; si on lui commande, il raisonne encore. Il ne vit que de contradiction, d'opposition. Comme il ne cède sur aucun point, s'il rencontre un esprit difficile, ce sont des disputes interminables. Il revient toujours sur le même chapitre ; quand on croit que c'est fini, il recommence. Ce n'est pas l'amour de la vérité qui le fait agir ainsi, mais le seul désir d'avoir le dessus. Et quand les choses doivent aller autrement à son sens, il faut que les autres cèdent, et fassent toujours comme il veut.

- **L'esprit susceptible**. Il se fâche de tout, se formalise d'un sourire, d'une innocente plaisanterie, prend tout en mauvaise part. Si on ne lui donne pas satisfaction, il devient sombre et boudeur. Son visage trahit sans cesse l'émotion et le mécontentement. Il est malheureux et fait beaucoup de peine à ses frères.

- **L'esprit d'égoïsme et de division**. L'union fraternelle est d'une importance capitale pour le clergé. Mais cette

---

<sup>1</sup> Un doyen qui s'est risqué à écrire un *Manuel de la vie sacerdotale au temps présent*, a dressé un "catalogue pour former une bonne Bibliothèque ecclésiastique" et il n'a pas craint d'y faire figurer plus de trente romanciers, parmi lesquels Jules Verne (tous ses romans !) Raoul de Navery (idem) Louis Enault. Halévy. G. Droz, A. Daudet, etc., etc. On croit rêver en parcourant ce catalogue... ainsi que certaines pages du livre, où du reste il y a aussi du bon. Mais qu'il est à souhaiter que les jeunes prêtres ne cherchent pas dans de tels ouvrages une direction morale, un guide pour la vie sacerdotale !

union n'est ni dans l'argent, ni dans les prières, ni dans la cohabitation, ni dans le titre de confrère qu'on se donne ; tout cela n'est rien ; tout cela suppose l'union, mais ne la fait pas. Combien ces titres de *frère*, de *confrère*, sont mensongers souvent ! La vraie union est dans l'existence d'un même esprit, d'une même pensée, d'un même amour, et c'est Jésus-Christ qui en est le centre par le Saint-Esprit. "Demeurez en Moi, et Moi en vous" ; que nous avons tous, pour ainsi dire, nos esprits réunis ; qu'en voyant l'un de nous, on voit aussi l'autre : voilà la vraie famille, la vraie union : **avoir les mêmes pensées, les mêmes vues, les mêmes inspirations en Jésus-Christ**. On cite souvent le bel exemple de cette union d'esprit et de cœur, donné par les premiers chrétiens qui n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme. Combien ceux qui n'ont pas le bon esprit sont nuisibles ! Comme ils font tort aux autres par leurs paroles et leurs exemples ! Ils sont constamment à dire du mal de celui-ci, de celui-là. Paroles de blâme, de critique, de médisance ; railleries, bouffonneries, etc. ! Ces gens-là dans une maison ressemblent à des démolisseurs : ils font plus de mauvais ouvrage en un moment que trente autres n'en font de bon dans une matinée. Quand il y en a qui cherchent à bâtir et d'autres qui démolissent continuellement, il est inutile de perdre son temps à bâtir, les démolisseurs iront toujours plus vite que les bâtisseurs ! Notre-Seigneur a dit : "Tout royaume divisé contre lui-même tombera en ruines" !...

A combien de défauts intérieurs nous sommes sujets ! Et cependant c'est conséquemment à tous ces défauts que nous nous conduisons. De là, que de fausses démarches, que d'abîmes où nous nous précipitons !

Comme le dit Notre-Seigneur, "l'œil est la lampe de notre corps ; si notre œil est mauvais, tout notre corps sera dans les ténèbres". Si nous sommes aveugles moralement, comment pourrons-nous nous conduire nous-mêmes et conduire les autres ? "Un aveugle ne peut pas conduire un autre aveugle ; ils tomberont tous deux dans la fosse". Les défauts sont comme des nuages, des voiles, qui sont devant nous, et qui nous empêchent d'y voir et de nous conduire.

Il est donc de la dernière importance de nous corriger de nos défauts soit extérieurs, soit intérieurs, et de demander chaque jour à Dieu **le bon esprit**. Il faut donc, par conséquent, renoncer à notre esprit propre, c'est-à-dire : être bien convaincu d'abord de nos nombreux défauts spirituels, et nous dire sans cesse que si nous agissons ou jugeons d'après nos idées, nous ne pouvons que nous tromper bien souvent et faire beaucoup de mal.

Avoir **l'esprit de renoncement**, c'est renoncer à sa tête, à ses idées, à ses jugements, et savoir se soumettre aux pensées d'un autre.

C'est garder le silence, dans la crainte de dire des choses qui ne soient pas conformes à l'Esprit de Dieu.

C'est ne rien dire, ne rien faire de soi-même, à l'exemple de Notre-Seigneur, mais avant de dire ou de faire quoi que ce soit, examiner si ce que nous disons et faisons est bien conforme aux pensées et aux idées de Jésus-Christ, notre Maître, à Son humilité, à Sa douceur, à Sa pauvreté, à Sa charité. C'est s'appuyer toujours, pour agir, sur une parole ou une action de Jésus-Christ.

C'est demander conseil à ses supérieurs dans les choses douteuses, quand on craint d'agir par soi-même, et s'en remettre pleinement d'avance à ce qu'ils croiront, dans leur sagesse, devoir décider.

"C'est se soumettre d'esprit et de cœur à toutes les décisions de l'Église et du souverain Pontife".

Qu'elles sont malheureuses les âmes qui n'ont pas renoncé à leur esprit propre, alors surtout que les autres renoncements, comme c'est l'ordinaire, n'existent pas plus que celui-là ! Quelle vie insupportable pour elles-mêmes et pour les autres, pour ceux surtout qui les gouvernent !

Un peu de renoncement aurait mis la paix dans leur cœur, tandis qu'ainsi elles sont toujours dans l'agitation, l'inquiétude.

Elles s'occupent continuellement de ce qui se passe autour d'elles ; elles pensent à ce que l'on dit, à ce que l'on fait, et croient toujours qu'on a dit ou fait quelque chose contre elles. Elles sont en proie à la jalousie, à la susceptibilité. Elles sont toujours à se plaindre et à chercher des consolations et des satisfactions, parce qu'elles vivent dans l'ennui et le trouble. Ce trouble n'a au fond pour cause que de petits riens qui seraient dissipés par une seule pensée d'humilité, de foi et d'amour de Dieu ; mais parce qu'il n'y a dans ces âmes, ni foi, ni humilité, ni aucun amour de Dieu, elles ne peuvent rien supporter, et ces petits riens sont des montagnes pour elles, et elles regardent comme intolérable ce à quoi les autres ne feraient nulle attention : tout cela vient de l'amour de soi-même, de l'attachement à soi.

Mon Dieu, donnez-nous à tous ce vrai renoncement à nous-mêmes, afin que détachés de nous, nous puissions Vous aimer et servir le prochain, et n'être jamais arrêtés dans les voies de la justice, du dévouement et de la charité !

Pour pratiquer plus sûrement ce renoncement si nécessaire, il faut :

1° Demander sincèrement à Dieu la grâce de se connaître soi-même, de connaître son défaut dominant, ses défauts particuliers, et avoir un vif désir de s'en corriger.

2° Choisir un ami véritable, qui nous fasse connaître nos défauts et nous avertisse charitablement quand nous tombons en quelques fautes.

3° Faire chaque jour son examen particulier sur son défaut dominant, sur la partie du renoncement qui nous concerne et sur la vertu opposée à ce défaut.

4° Se confesser chaque semaine, et s'y préparer sérieusement pour obtenir la contrition parfaite, et un vrai amendement de sa vie.

#### **ONZIÈME OBSTACLE : L'ESPRIT D'INDÉPENDANCE.**

"Aucun siècle, les idées de liberté et d'indépendance n'ont été plus répandues et n'ont causé plus de ravages dans les esprits qu'au temps où nous vivons. Partout le prêtre a plus ou moins subi cette désastreuse influence. La lecture des journaux, même de ceux qui passent pour les meilleurs, a ce mauvais effet, entre beaucoup d'autres, écrit le P. Berthier, de nous apprendre à tout critiquer".

Eh bien, c'est là un nouveau et fort grave obstacle au succès de nos œuvres et de nos entreprises apostoliques. Comment ne murmurerait-on pas contre nous et serait-on docile à nos conseils si, sous l'inspiration de certains publicistes ou d'imprudents confrères, nous nous permettions de murmurer contre nos supérieurs, de critiquer les actes du Saint-Siège, les dévotions qu'il approuve, les décisions des Congrégations romaines ?

Un bon prêtre ne pense et ne parle que comme pense et parle le représentant de Jésus-Christ. Sa soumission aux directions du "Souverain Pontife" est cordiale et parfaite. Il a horreur de toute doctrine non conforme à l'enseignement de Rome. Son obéissance à son évêque n'est pas moins absolue. Il n'oublie jamais le *Promitto* du jour de son ordination. Il se garde bien de juger ses supérieurs et ne formule aucune appréciation défavorable sur leur compte, bien loin de les dénigrer. Les statuts diocésains sont pour lui de véritables lois.

S'étant mis une fois pour toutes à la disposition de son évêque, il ne cherche pas à obtenir un autre poste par des moyens détournés, et ne se laisse jamais conduire que par l'obéissance, non par l'intérêt ou l'ambition.

Rappelons en trois mots comment nous devons **obéir : avec foi, soumission et amour**.

Avec foi : nous rappelant que nos supérieurs tiennent la place de Dieu, qu'ils nous commandent au nom de Dieu, et qu'en obéissant à eux ou à notre règle, nous obéissons à Dieu lui-même. "Qui vous écoute, M'écoute ; qui vous méprise, Me méprise".

Avec soumission : nous devons soumettre notre esprit et notre jugement à nos supérieurs ; et cela, d'une soumission prompte, qui ne discute pas, qui ne cherche pas à s'évader, à trouver des moyens pour ne pas se soumettre ; d'une soumission entière, en faisant tout ce qui nous est commandée, et autant qu'il nous est commandé. "Si vous ne devenez pas comme de petits enfants, dit Notre-Seigneur, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux".

Avec amour : c'est ce que saint Pierre nous recommande quand il nous dit : "Rendez vos âmes chastes et pures par une obéissance volontaire, et que l'affection sincère que vous avez pour vos frères vous donne une attention continuelle à vous témoigner les uns aux autres une tendresse qui vienne du fond du cœur".

**A qui devons-nous obéir ?** A Jésus-Christ, à l'Église, à nos supérieurs et à notre règlement.

A Jésus-Christ : c'est le grand Maître, c'est Lui qui nous a manifesté la volonté de Dieu sur la terre et qui l'a fait consigner dans les saints Évangiles. Il est notre roi, notre chef et notre modèle.

A l'Église, et notamment à Notre Saint Père le Pape, Vicaire de Jésus-Christ.

A nos évêques, qui sont les représentants de Dieu sur la terre et qui, comme le Pape, nous manifestent aussi sa volonté.

Enfin, si nous comprenons bien le devoir de l'obéissance, tel que nous l'a tracé Jésus-Christ, nous ne perdrons jamais de vue :

Que nous devons agir toujours en union avec nos supérieurs ;

Que le devoir de l'obéissance doit passer avant tout ;

Que nous devons être obéissants jusque dans les plus petites choses ;

Que nous ne devons pas chercher à nous soustraire à l'obéissance, à cause des souffrances qui s'y rencontrent ;

Que nous devons pousser l'obéissance jusqu'à la mort, dans les cas de persécutions, etc.

## **DOUZIÈME OBSTACLE : LE MINISTÈRE DES HOMMES ET DES JEUNES GENS TROP NÉGLIGÉ, AU PROFIT DES FEMMES.**

Il y a cinquante ans, le P. Valuy lançait un excellent opuscule : *Appel au Clergé*, pour l'exciter par tous les moyens possibles à s'occuper avant et par-dessus tout de convertir les hommes et de les guider dans la pratique de la religion. Il poussait un cri d'alarme à ce spectacle, alors déjà presque universellement donné, d'un très actif apostolat en faveur des femmes, tandis que rien n'était fait ni essayé pour la sanctification des hommes. Tout ce qu'il prédisait relativement à ce déplorable abus s'est réalisé ; et comme ses réflexions et ses conseils sont encore infiniment plus justes et plus vrais aujourd'hui que de son temps, nous les reproduisons ici en partie, afin de montrer le tort immense que les prêtres font à la religion en ne s'occupant pas des hommes sous le prétexte mensonger qu'on y perdrait son temps et sa peine.

**1. L'homme est le chef de la famille** ; à lui l'autorité et la force, l'ascendant de la parole et de l'exemple, la magistrature et le sacerdoce patriarcal. A l'homme de recevoir d'abord la loi, puis de la transmettre à son épouse, à ses enfants et de veiller à son observation.

Nul n'a plus besoin de religion que l'homme. Avec cette intelligence insatiable, avec cette activité dévorante, cette surabondance de passions et de vie, ce privilège de toucher seul aux ressorts de la politique, il peut faire le calme ou la tempête, maintenir ou rompre l'équilibre dans le monde, et s'il ne devient un saint, il devient presque infailliblement, dans bien des positions, un réprouvé.

Quel renversement donc, si la plus noble portion de l'humanité était comptée pour peu dans votre zèle, si vous vous accoutumiez à regarder le soin des hommes comme une obligation secondaire et peut-être comme une œuvre de surrogation ! Plus de la moitié de vos travaux et de votre vie appartiennent aux hommes.

Le zèle qui s'arrête à la femme n'est ni sérieux ni sincère ; le vrai zèle, le zèle apostolique va droit aux hommes. Ne pas le comprendre, c'est ignorer les plus simples éléments du ministère sacerdotal ; le comprendre et ne pas agir en conséquence, ce serait, par une indigne prévarication, consulter la nature plutôt que le devoir.

**2. Amener les hommes à la pratique religieuse**, c'est le **besoin urgent et universel de l'époque**.

Si jamais, depuis l'établissement du Christianisme, il fut un siècle où, comme au temps de Jérémie, il fallût arracher et planter, détruire et édifier, c'est assurément le nôtre. D'une part, le romancier a présenté aux hommes actuels des livres et des feuilletons où tous les vices ont leur apologie et leurs tableaux vivants ; de l'autre, le sophiste, pour leur enlever toute doctrine, confondant les idées du bien et du mal, les a fait douter du droit et du devoir, de Dieu et d'eux-mêmes. Dès lors chacun, se renfermant dans son égoïsme et se regardant comme son

unique fin, se précipite sur ce que ses sens convoitent, et concentre dans le culte de l'or et de la chair son être tout entier.

Aujourd'hui l'esprit est gâté autant et plus que le cœur ; la société est rongée en même temps au sommet, au milieu et à la base ; la raison, jalouse de s'égaliser à la foi, a proclamé solennellement son indépendance ; les hommes, après avoir relégué Dieu dans les profondeurs de Son éternité et Sa religion dans la solitude des temples, nous prient de les laisser tranquilles. Que disent ces jeunes gens au sortir de l'école ou du collège, ces hommes au sein de leur négoce, ces vieillards déjà penchés vers la tombe, ces ouvriers entassés dans nos cités, ces habitants des campagnes jadis si simples et si religieux ? Ce qu'ils disent ? Des impiétés, des blasphèmes, des obscénités ! Voilà les hommes de notre temps.

En vérité, s'est-on assez alarmé de cette rupture avec Dieu de presque toute une partie de la société chrétienne ? Et peut-on sans effroi calculer ce que sera la France, si la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle ressemble à la première ? Nous voyons trop bien, hélas, ce qu'elle est devenue !

3. N'est-ce point cette indifférence religieuse des hommes qui **attire sur nous tant de fléaux divers : la guerre étrangère, l'anarchie toujours menaçante, le renversement des fortunes** ?

L'homme provoque la colère de Dieu par ses scandales ; la France étant en possession de donner le ton aux autres nations, ses exemples, bons ou mauvais, exercent sur le monde une immense influence, et c'est peut-être à l'irrégion trop connue de ses industriels, de ses écrivains et de quelques-uns de ses hommes publics, qu'il faut attribuer, au moins en partie, la décadence de la foi qui se manifeste de toutes parts.

4. Qu'on ne s'y trompe pas : moins on s'occupera des intérêts spirituels des hommes, et plus les hommes apprendront à **se passer de la religion et du prêtre**.

Depuis l'ère fatale de nos révolutions, l'homme s'étant insurgé contre les lois divines plus encore que contre les institutions humaines, il a bien fallu songer à **sauver au moins la femme**, sous peine de voir le Christianisme périr tout à fait parmi nous. De là ces associations multipliées de dames, ces congrégations d'enfants de Marie, ces asiles, ces orphelinats, ces ouvroirs, ces refuges, etc.

Mais, par le fait, on a malheureusement **délaissé l'homme** : et que devient l'homme, si l'on s'occupe presque exclusivement de la femme ? Un être tel qu'on n'en vit jamais à aucune époque et chez aucune nation, sans idée d'une autre vie, qui n'a d'autre souci que sa fortune et son bien-être.

Que devient la société ? Une agglomération hideuse de maîtres cupides et de mercenaires jaloux qui ne vivent que pour amasser, qui n'amassent que pour assouvir leurs passions abjectes.

Dès lors, à quoi se réduirait notre ministère sur ces multitudes dégradées ? A baptiser, à enterrer, à marier, encore pas toujours !

Vous croyez peut-être que ces hommes ont seulement de l'indifférence pour une religion qui condamne leur vie dissolue ou leurs systèmes impies ? Erreur ! "Celui qui n'est pas avec Moi, dit, Jésus-Christ, est contre Moi". La religion, supplice ou joie des hommes, selon la droiture ou la perversité de leur cœur, est presque toujours l'objet de leur haine la plus violente, quand elle n'est pas l'objet de leurs affections les plus tendres ; ses inflexibles vérités et ses austères maximes leur passent devant les yeux comme d'importuns fantômes ; et, malgré la tolérance dont ils se vantent, ils disent entre eux : "Opprimons le prêtre, fatiguons-le par nos vexations ; désolons sa patience ; couvrons-le d'ignominie, car les œuvres qu'il recommande sont contraires à nos œuvres, son Évangile est pour nous un reproche et sa présence fait notre honte" !

5. Quels nombreux et inappréciables avantages n'offre pas au contraire au prêtre **le zèle exercé sur les hommes** ! 1° le saint emploi d'un temps considérable sans cela perdu ; 2° la consolation d'un bien incomparablement plus solide et plus universel ; 3° l'éloignement des dangers que font courir à sa réputation et à sa vertu des rapports continuels avec les femmes ; 4° la mâle vigueur du caractère qui se retrempe, au lieu de s'amollir insensiblement ; 5° le secours qu'il tire des hommes pour toutes ses entreprises.

**L'homme est-il chrétien, toute la famille est chrétienne** : cette proposition n'admet guère d'exceptions. Ne l'est-il plus, sa femme et sa fille peuvent l'être encore, grâce aux soins infatigables du pasteur ; mais ce serait une espèce de miracle, si le fils ne marchait pas sur les traces de son père.

Vous le dites si souvent : **le chrétien ici-bas est un soldat**. Or, un soldat peut bien s'instruire dans l'art militaire en lisant les ouvrages de stratégie ou la vie des grands capitaines ; mais il faut que tout cela soit réduit en action pour lui ; il faut qu'il s'exerce, qu'il aille au camp, qu'il marche à l'ennemi, qu'il voie les prodiges de valeur de ceux qui combattent et meurent à ses côtés ; alors il devient un bon soldat. Mais si, après ses études particulières, il se rend sous les drapeaux, et qu'après avoir entendu la harangue chaleureuse du général, il voit qu'au moment de l'attaque, chacun abandonne son poste, et que ceux mêmes qui devaient le mener à la victoire sont les premiers à fuir, n'est-il pas naturel qu'il fuie comme les autres ?

Voilà ce qui se passe au sein de la famille. Le père a beau recommander à son fils de respecter la morale, d'être fidèle au devoir, et même d'avoir de la religion ; l'heure du combat sonne, le fils marche ; mais bientôt il s'aperçoit qu'on ne le suit pas à l'ennemi, que celui qui lui criait avant l'action : "Sois chaste, sois sobre, sois juste, sois religieux", se laisse vaincre et entraîner par les vices contraires, et que, loin de chercher à se dégager, il se complaît honteusement dans sa défaite. Que fera-t-il ? Revenu comme d'un rêve, il sent son courage défaillir ; à l'exemple de son père, il avilit par sa lâcheté son caractère d'homme et de chrétien.

6. Donc, vénérables prêtres des paroisses, de loin ou de près, d'une manière directe ou indirecte, il faut que tout dans votre vie apostolique se rapporte à **l'amélioration des hommes**, y concoure et s'y rattache.

Instruisez, exhortez les enfants, entourez-les de votre surveillance et de votre sollicitude ; mais si vous vous bornez là, si votre zèle ne passe jusqu'à leurs pères, c'est peine perdue : vos leçons ne tiendront pas contre les exemples domestiques ; l'édifice de cette fragile vertu, élevé à si grands frais, sera renversé par celui-là même qui devait vous aider à le soutenir.

Administrez sagement votre paroisse, présidez les assemblées, étudiez la législation des fabriques, régularisez vos registres et vos comptes, entretenez les rapports de bienséance, c'est bien, soit. Mais, ne remplacez pas le principal par l'accessoire, ne laissez pas l'administration étouffer l'apostolat, ne faites pas justement le contre-pied de ce que disaient et faisaient les Apôtres : "Il ne convient pas que nous abandonnions la prédication pour le service des tables... Nous nous appliquerons entièrement à la prière et à la dispensation de la parole". Si saint Pierre et saint Paul revenaient sur la terre, ne préféreraient-ils pas mille fois les chaînes de leur prison aux entraves et aux complications de l'administration moderne ? Se figure-t-on saint Pierre et saint Paul tranquillement assis devant un bureau pour administrer, et laissant à d'autres la prédication, la confession, le catéchisme, la visite des malades ?

**Reconstruisez votre église, embellissez-la, c'est bien ; mais n'oubliez pas que le premier des chefs-d'œuvre qu'attend votre église, que sa plus magnifique décoration, c'est un groupe d'hommes agenouillés devant l'autel où s'immole l'auguste Victime, prêtant l'oreille aux exhortations du Pasteur, mêlant leurs prières aux siennes ou faisant retentir les voutes sacrées du chant des divins cantiques.**

Un sermon, un confessionnal, une table sainte, une église sans hommes, aux jours de fête, c'est une désolation, un opprobre !

7. En Vérité, nous ne savons rien de plus effrayant, de plus narrant, que cette **résignation** froide avec laquelle on envisage aujourd'hui la perte des hommes pour l'éternité.

C'est une chose désormais admise dans le monde : dès qu'un enfant a fait sa première communion, il doit en finir avec les pratiques pieuses, devenir moitié catholique, moitié protestant, une sorte d'impie. Des mères, des sœurs vous diront avec un étrange sans-façon, quelquefois même le sourire sur les lèvres, en parlant de leur fils, de leur frère : "Il n'a pas de religion, il est comme tous les autres ; ces messieurs n'en usent pas..."

Savez-vous bien quel est ce langage que vous tenez ? Vous dites : L'épouse sera au ciel et l'époux aux enfers, la mère dans la gloire et le fils dans les tortures, la sœur avec les anges et le frère avec les démons... N'est-ce pas horrible de parler ainsi ?

Nous du moins, prêtres, nous ne pouvons tenir ce langage ni témoigner que nous l'approuvons en abandonnant les hommes à leur malheureux sort !...

8. Mais remarquons-le bien, ce qui pouvait suffire autrefois ne saurait plus suffire aujourd'hui. Les moyens de perversion augmentent dans une proportion épouvantable ; les scandales se propagent avec la rapidité de l'éclair ; les mauvaises doctrines, à peine sorties de la plume ou de la bouche des impies, sont lues et débitées aux extrémités du pays ; les émissaires des sociétés secrètes passent et repassent d'une province à l'autre, d'un continent à l'autre, pour transmettre et échanger, à toute heure, leurs abominables signaux.

Tout prêtre, nous ne disons pas apathique et lâche, mais qui ne fait pas dix fois plus que ses devanciers, est un prêtre débordé par l'impiété, envahi par la corruption dont le flot monte, monte toujours.

Ceci explique l'état déplorable de quelques paroisses. On a voulu s'en tenir aux moyens anciens, aux industries ordinaires du zèle, sans sortir de sa routine, sans presser le pas. En attendant, l'enfer changeait sa tactique, il s'avancait à marche forcée, il jetait de tous côtés ses bataillons, il forgeait des armes ; et, **en peu d'années**, vertus, sacrements, commandements de Dieu et de l'Église, foi même, **tout a été renversé, détruit, balayé.**

Ce qui n'était qu'un imperceptible ruisseau il y a un siècle, est devenu un torrent impétueux et dévastateur ; à la place de cette frêle digue il fallait élever un mur d'airain et amonceler des rochers gigantesques ! Le simple bon sens ne dit-il pas que l'énergie de la défense doit se mesurer à l'énergie de l'attaque, et qu'il faut décupler son activité lorsque l'ennemi décuple la sienne

Il est donc d'une absolue nécessité de **consacrer principalement son zèle et ses moyens d'action à l'apostolat des hommes**, bien loin de les reléguer au second plan ou de ne s'occuper d'eux en aucune façon !

9. Mais, dites-vous, que peut-on faire ? J'ai essayé ; rien ne m'a réussi.

Cette parole ne serait déjà plus vraie aujourd'hui, car le branle a été donné en mainte paroisse et les exemples d'un succès réel, indéniable sont trop nombreux pour qu'on puisse se retrancher derrière la complaisante maxime : "Il n'y a rien à faire" !

D'une manière générale, nous pourrions répondre du reste : ou vous n'avez pas la foi, une foi pleine et entière à l'Évangile, ou vous devez reconnaître que l'Église de Jésus-Christ doit infailliblement posséder et possède en toute réalité des remèdes pour tous les maux spirituels, des ressources en rapport avec tous les besoins, sans distinction de temps ni de lieux. Vous devez reconnaître encore qu'à toutes les époques il y a eu des saints dont le dévouement et la vertu ont triomphé de n'importe quels obstacles, malgré des situations parfois bien plus mauvaises et plus désespérées que la vôtre.

Mais entrons dans quelques détails.

Il faut d'abord **commencer par les enfants**. Ne pouvez-vous exercer aucune influence sur les mères de famille ? Assurément si ! Rappelez-leur donc, tout au moins au confessionnal, leurs obligations : interrogez-les sur la manière dont elles les remplissent. La mère ne se permet-elle rien de répréhensible en présence de ses enfants, par paroles ou par actions ? Leur fait-elle réciter exactement leurs prières du matin et du soir ? Vont-ils à la messe le dimanche ? Veille-t-elle à ce que leur tenue dans l'église soit modeste ? Ne transige-t-elle pas avec leurs défauts, dans la crainte de les contrarier ? Leur interdit-elle la compagnie des jeunes gens légers et d'une conduite équivoque ? Les envoie-t-elle de temps en temps à confesse ?

Observe-t-on chez elle la loi de l'abstinence ? A-t-elle soin d'écartier les livres et les journaux dangereux, les tableaux et les portraits indécents ?... On ne se figure pas combien de mères ont, sur ces divers points, des reproches graves à se faire, sans en parler à leur confesseur.

Dites à ces mères d'agir sur l'intelligence de leur enfant, au moment où elle commence à s'éveiller. Qu'elles se hâtent ; car si la religion ne s'empare d'abord de l'enfant, quand la raison viendra à paraître, elle trouvera le préju-

gés établis, les habitudes contractées, peut-être le cœur atteint d'une dépravation précoce. Dites leur encore de ne point laisser usurper l'autorité en adoptant le système d'une molle condescendance, et en pliant honteusement devant les caprices d'un enfant. Il y a aujourd'hui dans l'homme un amour insensé de l'indépendance qui se montre et se développe dès le premier âge ; si la mère ne prend sur l'enfant un **ascendant légitime**, il le prendra sur elle. Et, pour ce qui est de l'avenir, obéira-t-il volontiers étant homme, celui qui dans l'âge de la dépendance s'est fait obéir ?

Sans doute, après une enfance pure et réglée, le jeune homme ne laisse pas quelquefois de s'abandonner au vice, alors surtout que les remontrances de la mère ne sont pas soutenues par l'autorité du père ; mais son cœur, depuis longtemps accoutumé à la piété, ne commettra le péché qu'après bien des combats : après l'avoir commis, il y trouvera une source d'amertume qui l'en dégoûtera ; tôt ou tard la vivacité des passions s'amortira, les leçons et les exemples d'une bonne mère revivront, feront naître le repentir, détermineront un retour franc et sincère.

Avouons-le : la plus large part de cet apostolat auprès des hommes revient, après le prêtre, à la mère, à l'épouse, à la fille, à la sœur.

Que de bien la femme chrétienne pourrait faire, que de mal elle empêcherait, si elle recevait l'impulsion d'un **directeur zélé**, et si elle voulait user de toutes les ressources que la Providence lui a données pour accomplir, en ces jours mauvais, cette touchante et sublime mission ! Stimulez donc son ardeur, tracez-lui des règles, n'épargnez, ni soins ni conseils pour vous en faire un puissant et intelligent auxiliaire.

Après la mère, vous avez les aides laïques et principalement **l'instituteur, l'institutrice** s'ils ont le bonheur d'être catholiques. Combien ne devez-vous pas profiter de leurs concours ! En général, l'instituteur, même dans les écoles chrétiennes, se borne à l'instruction profane et s'en remet, pour l'éducation religieuse, au pasteur de la paroisse. Quant à façonner le cœur de chaque enfant à la vertu, à la lutte contre ses passions, lui inspirer le goût d'une piété solide, qui donc en a souci ? Bien, voilà ce qu'il ne faut cesser de recommander à nos maîtres d'école, catéchistes, etc. A tout pris, les enfants doivent, à notre époque, avoir cette vertu solide ; c'est justement par là que nous referons une génération d'hommes chrétiens. De notre côté, nous devons confesser souvent ces enfants, leur adresser de fréquentes exhortations, les réunir dans un patronage, en un mot les suivre partout pour qu'ils ne puissent pas échapper aux salutaires influences de la religion<sup>1</sup>.

Après cela, tirons tout le parti possible des œuvres existantes, par l'intermédiaire des bons catholiques, et usons de tous ces moyens qu'un zèle intelligent a créés pour la préservation des jeunes gens, la sanctification des hommes, la conversion des pécheurs.

Le prosélytisme ! L'apostolat mutuel ! Quelles grandes choses, et combien malheureusement elles sont peu connues, peu utilisées ! Sans doute, une certaine prudence est nécessaire, en ce sens qu'une fausse démarche peut parfois irriter celui-ci, indisposer celui-là, susciter des railleries ou des récriminations ; mais les meilleures choses ont parfois des inconvénients, et il faut savoir passer outre. La Samaritaine, à peine convertie, s'efforce de gagner à Jésus-Christ sa nation entière. Tout ce qui porte une âme régénérée, tout ce qui se glorifie du titre de chrétien, de soldat de Jésus-Christ, doit manœuvrer sous vos ordres pour la défense et l'agrandissement de son royaume.

Imagine-t-on l'influence et l'ascendant que pourrait prendre et exercer dans une ville une phalange composée de cinquante chrétiens, pénétrant au sein des familles, dans les chantiers, dans les usines, dans les cercles, marchant comme un seul homme au moindre signal de leur **chef**, avec identité de vues et ensemble dans les mouvements ? Est-il obstacle si formidable suscité par l'enfer et défendu par les passions déchaînées, qui pût longtemps tenir contre cette milice ?

Si vous avez véritablement à cœur la sanctification spéciale des hommes, partout et toujours vous ferez converger vers ce grand et noble but les fonctions du ministère pastoral.

Au saint tribunal, après avoir dit à vos pénitents le mot court et bon approprié à leurs besoins spirituels, vous les engagerez à faire deux ou trois tentatives de conversion auprès de tels et tels grands pécheurs.

Dans vos visites, au lieu de ces conversations frivoles et interminables, vous vous informerez du caractère de ce parent, de ce voisin, de cet ami que vous désirez arracher à son indifférence ; vous prescrirez les moyens et les précautions à prendre et vous remettrez la bonne œuvre entre les mains des personnes présentes.

Au catéchisme, vous habituerez les enfants à prier pour leur père, vous leur suggérerez de pieuses industries pour introduire dans leur famille l'usage de la **prière en commun** ; surtout, à l'époque de la première communion, vous les conjurerez de faire une douce violence à leurs parents pour les amener avec eux à la Table sainte.

Cet homme ne s'approche pas des Sacrements, il est vrai ; mais il reste en lui quelque étincelle de foi, et vous avez eu des preuves de son attachement pour vous ; chargez-le d'en gagner un autre moins religieux, assurez-le que vous comptez sur sa prudence et sur son zèle ; il s'acquittera par amour-propre de sa mission et lui-même ne tardera pas à vous consoler par son heureux retour.

N'omettez jamais, après avoir présidé une réunion d'hommes ou de femmes, de **recommander la pratique du zèle et entrez dans les détails**.

En chaire surtout, revenez fréquemment sur cet important sujet. Dites à vos auditeurs que travailler à la conversion des pécheurs, c'est glorifier excellemment Dieu, puisque c'est lui fournir l'occasion de signaler celui de ses attributs qu'il se plaît le plus à manifester sa miséricorde. Dites-leur que de toutes les aumônes, c'est la plus précieuse et la plus méritoire, puisque c'est procurer à nos frères la paix du cœur, la grâce, l'amitié de Dieu, les droits au céleste héritage qu'ils avaient perdus. Dites-leur que c'est le moyen le plus sûr et le plus facile d'acquitter leurs propres dettes envers la divine justice et d'obtenir pour eux-mêmes un gage presque infaillible de prédestination, selon cette parole de saint Jacques : "Quiconque ramènera son frère de son égarement sauvera son âme et cou-

<sup>1</sup> Nous ne pouvons détailler ici tous les services qu'on peut demander aux auxiliaires laïques. Voir les brochures : *Un sauvetage indispensable* ; *Soyez apôtre* ; *L'apostolat par la famille*, etc.

vrira la multitude de ses péchés".

Enfin, **faites beaucoup prier les personnes pieuses, les religieuses pour le succès de cet apostolat.**

Sous une forme ou sous une autre, formez **des associations de jeunes gens, et même d'hommes.** Groupez les meilleurs et dirigez leurs efforts vers le même but. On s'associe dans les sciences, dans le négoce, pour tracer des routes, pour creuser des canaux, pour coloniser les terres conquises, et l'on ne s'associerait pas pour peupler le ciel, pour empêcher le sang de Jésus-Christ de se perdre et reporter vers Dieu des cœurs faits pour L'aimer et Le bénir éternellement ! Vous avez bien votre congrégation de dames, de domestiques, d'enfants de Marie, etc. ; est-il donc impossible d'avoir une association d'hommes, au moins d'adolescents, pour commencer ? Par là le Pasteur conserve, augmente ou recouvre la confiance, l'estime et l'amour de ses paroissiens ; car, dans les rapports qu'ils ont avec lui, les associés apprécient la bonté de son cœur et la droiture de ses intentions ; ils écoutent sans prévention sa parole et, en toute rencontre, ils prennent ensuite sa défense et celle de ses œuvres. Par là le Pasteur met la piété en honneur et bannit ce fatal respect humain qui désole aujourd'hui les campagnes et les petites villes ; car les hommes ne se sentent plus seuls ni autour de la chaire, ni à la table sainte, ni aux cérémonies publiques ; ils voient auprès d'eux des concitoyens, des amis, quelquefois les personnages les plus recommandables par leur savoir, leur fortune, leur position sociale. Faut-il abolir les blasphèmes, obtenir la cessation du travail du dimanche, réconcilier des ennemis, réhabiliter un mariage, préparer un adulte à la première communion, empêcher un malade de mourir sans sacrements, secourir une famille affligée, s'opposer à un divertissement scandaleux, ramener un pécheur à la pratique de ses devoirs ou un hérétique à la profession de la foi catholique ? Le Pasteur donne le mot d'ordre à son association ou à tels membres qu'il désigne : voilà aussitôt des cœurs qui se dévouent, des mains généreuses qui s'ouvrent, des bouches éloquentes qui plaident la cause de l'indigence et de la morale.

Il faut partout insister sur la **sanctification du dimanche** et la faire prendre à cœur par toutes les bonnes âmes : c'est un point de la dernière importance. Du reste il y a précisément une œuvre qui a pour objet le repos dominical ; il faut établir l'Association qu'elle cherche à populariser dans chaque paroisse, et en favoriser l'extension par tous les moyens possibles.

On ne saurait en disconvenir : une **association d'hommes bien organisée et bien dirigée** est une pépinière de bons chrétiens, une garde d'honneur de la vertu et de la religion, une phalange d'apôtres fervents et courageux dont le nombre s'accroît de jour en jour, c'est le plus puissant moyen dont dispose le Pasteur pour attaquer efficacement et sans se compromettre tous les abus, pour soulager avec autant d'intelligence que de charité toutes les infortunes. L'enfer le sait bien ; aussi s'attaque-t-il aux associations saintes, et en établit-il de sataniques pour son propre compte !

Vous dites quelquefois : Nos enfants, malgré les soins dont nous les entourons, **ne persévèrent pas** ; à peine ont-ils atteint leur quinzième année, ils nous échappent, et nous ne les revoyons qu'à l'époque de leur mariage et à l'article de la mort... De grâce, est-ce qu'ils peuvent persévérer ? Un ferme chrétien, à leur place, persévérerait-il, dans ces ateliers où les chefs n'ont ni assez de religion pour faire respecter la vertu, ni assez d'autorité pour réprimer la licence ; dans ces bureaux, ces magasins, etc., où l'impiété et le dévergondage des mœurs sont à la mode, et dans ces fabriques où le travail du dimanche reste encore imposé, où la loi de l'abstinence est ouvertement violée, où l'on n'entend que des blasphèmes et des obscénités ? En faut-il davantage pour les perdre sans retour ? Que leur manque-t-il donc pour persévérer ? Ce qui leur manque ? **L'association.**

Nous signalerons maintenant la propagande des **bons livres**, des opuscules religieux et des journaux catholiques. Aujourd'hui la presse domine le monde ; les sectes l'emploient contre nous avec un succès inouï. Ne ferons-nous rien pour leur résister ?

Il n'est pas à propos, sans doute, d'introduire le goût de la lecture là où il ne s'est pas encore manifesté, mais dans les lieux où il règne, (et où ne règne-t-il pas aujourd'hui ?) il est **indispensable de fonder une bibliothèque paroissiale.** On veut lire, on veut lire sans cesse, on veut lire à tout prix, les vieillards comme les jeunes gens, les femmes comme les hommes, les pauvres comme les riches. Que faire ? Laisser lire, mais procurer des livres qu'on puisse lire sans danger, des livres qui inspirent le respect, l'estime et la pratique de la religion, des livres propres à la fois à instruire, à délasser, à édifier.

Le Sauveur l'a dit : "Les enfants des ténèbres sont plus habiles que les enfants de la lumière". Un mauvais livre paraît : en moins d'une semaine, trois éditions : l'une magnifique pour la classe opulente, l'autre ordinaire pour la bourgeoisie, et une à bas prix pour le peuple. On se le passe de main en mains ; il est prêté, dévoré, lu en public et en particulier. Mais **que fait-on pour la propagande des bons livres ?**

Quant à celle des publications périodiques, c'est bien pis encore.

Des journaux anticatholiques et démoralisateurs sont reçus en masse dans votre paroisse : vous en gémissiez ! Mais il y aurait quelque chose de mieux que de gémir : ce serait d'aviser aux moyens de leur en substituer de religieux ou du moins d'inoffensifs ; ce serait de prier, de conjurer les chefs de maison qui les reçoivent, d'abolir le scandale ; ce serait de leur adresser des amis capables de les persuader ; ce serait de gagner à votre cause des hommes de bien et de vous concerter avec eux pour faire circuler de bons journaux. Il s'agit ici, peut-on dire, d'une question de vie ou de mort.

A ces premiers moyens on devra joindre les visites à domicile. L'homme de notre siècle n'est pas assez connu du prêtre, et le prêtre ne lui est pas assez connu ; c'est un des principaux obstacles au bien. Si je ne vois pas l'homme de près, si j'ignore ses habitudes, son langage, ses préventions, ses souffrances, serai-je en état de lui parler, de le consoler, de l'éclairer ? Pourrai-je l'aimer et m'en faire aimer ? Quel espoir que nous nous entendions jamais ?

On ne saurait trop le redire : ce qui suffisait à un autre âge ne suffit plus au nôtre. Le monde autrefois nous recherchait, maintenant il nous délaisse ; nous n'avons besoin autrefois que d'attendre à notre poste, car les hommes venaient d'eux-mêmes se jeter dans nos bras, maintenant il faut nous déplacer, sortir du presbytère, de

l'église, de la sacristie, sous peine de rester dans une désolante solitude. C'est à nous qu'il est dit : "Partez vite, parcourez les rues et les places publiques, les chemins et les campagnes, appelez les pauvres, les infirmes, les boiteux, les aveugles, et contraignez-les d'entrer" (Luc. XIV).

Après tout, c'est naturel de faire quelques démarches. Qu'on se figure un moissonneur obstiné à promener sa faux dans le même rayon, sans avancer d'un pas, sous prétexte que c'est aux épis à se présenter, s'ils veulent être coupés ! ou un général muni de toutes armes et chargé par son prince de faire la conquête d'un royaume, qui attendrait, avec une imperturbable confiance, dans son camp, que l'ennemi lui apportât les clefs des villes !

Est-ce le monde qui alla trouver Jésus-Christ ! Est-ce Rome et Athènes qui demandèrent l'Évangile à saint Paul ? Où sont les prêtres sauveurs d'âmes qui croient avoir rempli toute justice en recevant ce qui vient, sans aller chercher ce qui ne vient pas ? Nous envoyons chaque année des légions de missionnaires à l'Afrique, à l'Asie, à l'Amérique, à l'Océanie ; et il y a dans notre paroisse, dans le quartier et peut-être dans la maison que nous habitons, des païens, au moins quant à la conduite nous les connaissons, nous les voyons, et nous ne ferions pas un pas pour arriver jusqu'à eux, nous n'ouvririons pas la bouche pour laisser tomber sur eux une parole de vie ! Des âmes de chrétiens méritent-elles donc moins qu'on s'intéresse à leur salut que des âmes de saurages et d'idolâtres ?

Ce paroissien passe devant moi, je ne lui dis rien, je le salue à peine ; voilà dix ans qu'il passe et dix ans que sa rencontre n'éveille en moi aucun sentiment. Cet homme est pourtant mon fils spirituel, je comparais pourtant avec cet homme devant le souverain Juge, je répondrai pour lui âme pour âme. Pourrai-je dire à Dieu : "J'ai fait pour son salut tout ce qui a dépendu de moi, je n'ai négligé aucune occasion de me mettre en rapport avec lui" ?

Supposons à ma place un candidat à la députation, jaloux de recueillir des suffrages ; un négociant, impatient de trouver des débouchés pour ses marchandises : en passant devant cet homme, en parcourant cet atelier, en traversant cette campagne, que dirent-ils ? Que feront-ils ? Supposons à ma place, curé ou vicaire, saint François de Sales ou saint François Xavier : après avoir fait une heure d'oraison, célébré la messe avec une angélique piété, quel emploi donneront-ils à leur journée ? Se contenteront-ils, debout sur leur promontoire ou paisiblement assis dans le port de leur quiétude, de contempler l'effroyable tempête qui bouleverse le monde, de marquer de quel côté viennent les vents, de compter combien chaque lame submerge de vaisseaux, sans envoyer des chaloupes, sans jeter des cordes, sans même tendre la main à tant de malheureux naufragés ?

Ici toutefois, nous devons signaler un danger contre lequel, de nos jours surtout, on doit se mettre en garde : c'est celui du **laisser-aller**, du **sans-gêne** si répandu dans notre société démocratisée et déchristianisée, de ce genre vulgaire, presque trivial, dans la tenue, le langage, les manières, etc. Plusieurs parmi nous, principalement les jeunes prêtres, sous prétexte d'aller au peuple, sont tentés de prendre le ton, les allures, les mœurs des séculiers, de se faire bons enfants. Il y a là un écueil. Le prêtre doit être simple, modeste, et éviter tout ce qui sent l'orgueil, la morgue, le faste, la hauteur et la suffisance ; mais la simplicité et la modestie n'excluent ni la dignité, ni la noblesse du maintien et des manières, qu'exige la qualité de représentant du Très-Haut. D'ailleurs, chaque état a ses convenances propres, dont l'observation concilie l'estime, dont la violation provoque le mépris. N'allons donc jamais nous placer cavalièrement au milieu d'un groupe de travailleurs, frappant sur l'épaule de celui-ci, apostrophant rudement celui-là, parlant le patois et entrecoupant nos phrases de gros éclats de rire. N'allons pas, comme cela se fait pourtant en certains endroits, nous armer d'un énorme ophicléide et prendre rang dans une troupe de musiciens, si catholiques qu'ils puissent être. Toutes ces choses ravalent et déconsidèrent le prêtre. Nous avons vu tel chrétien fervent souffrir une espèce de petit martyre parce que, dans la société de quelques laïques, il se trouvait en face de certains prêtres sans tenue, sans savoir-vivre, le chapeau enfoncé sur la nuque et laissant le haut de la tête découvert, la soutane déboutonnée à la poitrine, ayant enfin l'aspect de vrais paysans du Danube. Il y a bien de quoi en effet mortifier des personnes bien pensantes et qui voudraient voir le caractère sacerdotal honoré autour d'elles, tandis que ces défauts extérieurs provoquent **la plaisanterie et le mépris**.

Rappelons-nous les sages recommandations du Concile de Trente : Les clercs, appelés à l'héritage du Seigneur, doivent tellement régler leur vie et leurs mœurs, que dans leurs habits, leur tenue, leur démarche, leurs paroles et dans tous les autres détails de leur conduite, il n'y ait rien qui ne soit **grave, modeste et profondément empreint de religion**. Qu'ils évitent avec soin les fautes qui, légères chez d'autres, seraient très notables pour eux, afin qu'il n'y ait aucun de leurs actes qui n'inspire le respect. Or, comme il est juste d'apporter en ces choses d'autant plus de précautions que l'Église de Dieu en tire plus d'honneur et d'avantages, le Concile ordonne que tout ce qui a été établi touchant la conduite, l'honnêteté, les habits des clercs, de même que sur les festins, les jeux de hasard et l'embarras des affaires séculières, soit à l'avenir observé sous les peines édictées.

A ces graves recommandations du Concile de Trente, il convient d'ajouter celles en tout semblables que Léon XIII adressait aux membres du clergé de France. Il leur demandait de ne point s'écarter "des règles traditionnelles de la discrétion, de la modestie, de la prudence sacerdotale" et de suivre fidèlement les principes de discipline et de conduite reçus de leurs maîtres du Grand Séminaire. "Qu'ils évitent avec soin, disait-il dans sa mémorable Encyclique, de prendre les habitudes, les manières d'être, d'agir et de parler, l'esprit des gens du siècle... Le prêtre, sel de la terre, dans son contact obligé avec la société qui l'entoure, doit conserver la modestie, la gravité, la sainteté dans son maintien, ses actes, ses paroles, et ne pas se laisser envahir par la légèreté, la dissipation, la vanité des gens du monde. Il faut, au contraire, qu'au milieu des hommes, il conserve son âme si unie à Dieu qu'il n'y perde rien de l'esprit de son saint état, et ne soit pas contraint de faire devant Dieu et devant sa conscience ce triste et humiliant aveu : "Toutes les fois que j'ai été parmi les laïques, j'en suis revenu moins prêtre".

Cette réserve faite, allons hardiment chez nos paroissiens pour les porter ou les ramener à Dieu. Si nos charitables paroles sont payées par des railleries ou des injures, peu importe ! Ce sera un trait de plus de ressemblance avec les saints. Mais, ayons du courage. **Parlons, parlons !**

Il nous faut recommander encore les exercices réservés exclusivement aux hommes : offices, instructions, con-

férences, etc. Partout où c'est possible, qu'on ait le dimanche la messe des hommes, messe basse, avec allocution de quinze minutes, et où il n'y ait ni quêtes ni perception de la location des chaises. De même au temps pascal, une retraite ou du moins quelques sermons pour les hommes. Lorsqu'on donne une mission, que les hommes soient solennellement convoqués à tels et tels exercices, et qu'on tâche par tous les moyens de les attirer à l'église.

Résumant cette grave question de l'évangélisation des hommes (voir aussi la brochure de ce titre par Mgr Gibier, évêque de Versailles), l'auteur du *Pasteur selon le Cœur de Jésus* dit judicieusement :

"La situation sociale s'est absolument modifiée depuis un siècle. Les hommes surtout se sont éloignés du service de Dieu et des sacrements. Les procédés d'autorité n'ont plus cours. Beaucoup de gens sont hostiles au prêtre et ne peuvent plus être abordés qu'avec des ménagements et des égards qui eussent autrefois passé pour de la faiblesse. L'action des agents du démon se fait sentir partout, et souvent elle est acharnée. Le danger de la contagion pour les bons est devenu beaucoup plus considérable et plus envahissant. Ils ont besoin de moyens nouveaux pour être préservés.

"En outre, aujourd'hui il est souvent difficile au pasteur de connaître en détail ses administrés. La population des paroisses des villes est trop nombreuse, celle des pays de fabrique est trop souvent renouvelée.

"Enfin, les enfants et les jeunes gens exigent une vigilance et des soins plus attentifs. L'école est athée : la famille n'est plus chrétienne, l'influence générale de la société sur l'éducation est déplorable, les mœurs n'ont plus de frein. Une pareille situation impose des devoirs nouveaux.

"Il faut combattre avec vigilance ces influences mauvaises, il faut rendre le prêtre aux hommes et particulièrement aux hommes de la classe laborieuse".

"Quand les peuples se retirent des pasteurs, les pasteurs doivent courir après les peuples", disait Léon XIII, en 1885, à Mgr l'évêque de Chalons, et il insistait sur le "**devoir de la visite paroissiale, chaque année**". Le pontife disait aussi : "je ne prodigue pas les reproches ; j'expose la vérité, et je fais sentir que j'aime les hommes. La lumière et l'amour, tels sont mes deux moyens... Le monde appartiendra à qui l'aimera davantage".

"Oui, pour le prêtre, se confiner à l'église, c'est abdiquer ses devoirs. Là où il a recherché les hommes, il les a retrouvés. C'est le secret du clergé alsacien, notamment de celui de Mulhouse, du clergé de l'Allemagne et de quelques centres belges. Ce clergé s'est mis en contact avec le peuple, il a pénétré dans la vie du peuple, mais aussi il vit dans le cœur du peuple.

Dans certaines régions de la France les patrons chrétiens ont fait de même. Ils ont compris que, sans pouvoir se substituer à l'action du prêtre, l'apostolat laïque a pour mission de préparer et de seconder cette action, de remettre les âmes en rapports effectifs avec le prêtre.

"En travaillant pour la régénération religieuse, on sera amené naturellement à lutter chaque jour contre les agents du démon. Hélas, ces agents sont nombreux aujourd'hui : les mauvais journaux, les cabarets, les Sociétés dites d'amusement qui, le dimanche, détournent de l'église ; les commis-voyageurs impies ou autres propagateurs de mauvaises doctrines ; dans les villes surtout, la Franc-Maçonnerie et le Socialisme ; etc., etc.

Il est d'autant plus nécessaire, pour un pasteur, d'**avoir l'œil sur cette action des agents du démon et de la combattre**, qu'elle peut suffire à anéantir tout ce qu'il fait en vue du bien positif.

C'est ainsi que, par les mauvais journaux notamment, on voit une paroisse, dirigée cependant par un prêtre pieux, se perdre sous leur influence mortelle, en quelques années. Et, comme on le sait, ce n'est pas dans quelques paroisses d'exception qu'un tel poison se répand. Un Vicaire général de Rodez, avant eu à se rendre compte de l'état des choses dans ce diocèse, qui est pourtant l'un des meilleurs, écrivait : "J'ai été amené à des découvertes qui m'ont navré le cœur : nous n'avons pas dans le département une seule localité importante où la propagande de la presse maçonnique n'ait été faite avec succès".

"Les autres forces dont dispose Satan sont aussi très redoutables et font chaque jour de nouveaux progrès. Le prêtre ne pourra rien faire de sérieux s'il ne s'acharne pas à les refouler hors de la paroisse".

Mais, qu'on ne l'oublie jamais, la **prudence** est nécessaire dès qu'on s'aventure sur un terrain qui n'est pas le terrain propre de notre ministère apostolique ; c'est ce que notre vénéré Pape Pie X a rappelé lui aussi dans une mémorable encyclique ; puissions-nous ne jamais perdre de vue ses salutaires recommandations !

"Nous ne pouvons vous cacher, vénérables frères, dit-il, le danger grave auquel la condition des temps expose aujourd'hui le clergé : c'est de donner une importance excessive aux intérêts matériels du peuple en négligeant les intérêts bien plus sérieux de leur saint ministère.

"Le prêtre, élevé au-dessus de tous les autres hommes pour remplir la mission qu'il tient de Dieu, doit se maintenir également au-dessus de tous les intérêts humains, de tous les conflits, de toutes les classes de la société. Son propre champ d'action est l'église où, comme ambassadeur de Dieu, il **prêche la vérité** et inculque avec le respect des droits de Dieu le respect aux droits de toutes les créatures. En agissant de la sorte, il ne s'expose à aucune opposition, il n'apparaît pas comme un homme de parti, partisan des uns, adversaire des autres ; pour éviter de heurter certaines tendances, ou pour ne pas irriter sur plusieurs sujets les esprits excités, il ne se met pas dans le **péril de dissimuler la vérité ou de la taire**, manquant dans l'un et l'autre cas à ses devoirs, sans compter qu'amené à traiter bien souvent de choses matérielles, il pourrait se trouver solidairement responsable d'obligations funestes pour sa personne et pour la dignité de son ministère. Par conséquent, il ne devra jamais prendre part à des associations ayant un but social ou politique, si ce n'est après mûre considération, d'accord avec son évêque, et seulement dans le cas où son concours est à l'abri de tout danger et d'une utilité évidente.

"Il ne faut pas penser que de cette manière on mette un frein à son zèle. Le véritable apôtre "doit se faire tout à tous, pour les sauver tous" ; comme le divin Rédempteur, "il doit sentir son cœur s'émouvoir de pitié, en voyant les foules aussi tourmentées, gisant comme des brebis sans pasteur". Que, par la propagande efficace de la presse, par les exhortations vivantes de la parole, par le concours direct dans certains cas, il s'emploie donc à améliorer,

dans les limites de la justice et de la charité, la condition économique du peuple, en favorisant et en propageant les œuvres qui tendent à ce but, celles surtout qui ont pour objet de bien discipliner les multitudes contre la tyrannie envahissante du socialisme et qui les sauvent tout ensemble et de la ruine économique et de la désorganisation morale et religieuse. De cette façon la collaboration du clergé aux œuvres de l'action catholique a une fin hautement chrétienne ; elle ne sera jamais un obstacle, elle sera au contraire une aide pour son ministère spirituel, dont elle agrandira le champ d'action et multipliera les fruits.

Enfin, ne perdons jamais de vue que ce qu'il faut par-dessus tout dans ces œuvres et entreprises étrangères à notre ministère sacerdotal proprement dit, c'est le principe surnaturel, **l'esprit foncièrement évangélique**. De même que le prêtre ne peut rien produire de sérieux et de féconds dans les âmes s'il n'est pas un homme intérieur, un homme de Dieu, ainsi les œuvres de zèle ou de charité qu'il entreprend resteront stériles si elles ne sont pas vivifiées par le même esprit.

"L'esprit de Dieu dans les œuvres, comme le disait le vénérable abbé Chevrier, c'est le plus grand trésor que Dieu puisse accorder à ceux pour qui elles sont instituées. Mais cet esprit n'est pas dans la science, le génie, l'élévation humaine ; il n'est pas davantage dans les choses extérieures. Il n'est ni dans le logement, ni dans les habits, ni dans les richesses, ni dans les titres, ni dans les positions élevées, ni même dans les pratiques extérieures de piété, puisque les Phariséens jeûnaient, priaient et faisaient l'aumône, et que Notre-Seigneur a condamné leur justice, quelque grande et rigoureuse qu'elle parût aux yeux des hommes.

"Quelle grossière erreur commettent ceux qui croient avoir l'esprit de Dieu, la sagesse, la vertu, parce qu'ils sont affublés d'une soutane et que, sous ce dehors trompeur, ils peuvent impunément gouverner, commander comme bon leur semble, faisant valoir leur titre, leur position, comme si cela les rendait plus sages, plus expérimentés, plus éclairés et surtout incapables de se tromper !

"On voit de jeunes abbés agir sans réserve et sans prudence et cependant, se croire **infaillibles** et exiger que tout le monde s'incline devant eux et subisse leur autorité. Quelle folie, et combien ces prêtres se font mépriser eux-mêmes, et mépriser l'habit qu'ils portent !

"Comme il faut agir avec discernement et même avec crainte, surtout quand on est jeune, parce que l'on est exposé à faire beaucoup de bêtises ! Comme on doit se garder de croire que notre soutane nous donne la sagesse et la vertu !

Il n'y a que Dieu qui nous donne Son esprit, et on ne peut le posséder sans l'avoir acheté bien cher et même à ses propres dépens.

On doit penser charitablement que tous ceux qui ont une dignité, un habit saint ou un emploi élevé ont l'esprit de Dieu ; mais ceux qui ont l'habit et la dignité doivent appréhender de ne pas l'avoir et prendre tous les moyens pour l'acquérir de plus en plus en le demandant à Dieu chaque jour.

L'esprit de Dieu n'est pas non plus dans cette régularité ou discipline extérieure que l'on admire tant de nos jours ; dans ces exercices qui font des hommes de véritables machines que l'on fait tourner ou mouvoir par des signes !...

Quand vous aurez bien mis tout ce système extérieur d'ordre, d'arrangement, de régularité mécanique dans vos hommes, si vous croyez que l'esprit de Dieu y est, vous vous trompez ; il peut fort bien n'y être pas du tout ; car, l'esprit de Dieu n'est pas dans l'extérieur, il est **dans l'intérieur**.

"Où y a-t-il plus d'ordre, de discipline, de régularité que dans une caserne, dans une prison, dans une école communale et cependant, où y a-t-il moins d'esprit de Dieu

"Tout ce travail extérieur auquel on s'applique tant, surtout de nos jours, et auquel on attache tant d'importance dans les maisons, dans nos écoles, parfois même chrétiennes, ne sert presque à rien, si l'on se borne à cela.

Il faut s'occuper beaucoup plus de l'intérieur que de l'extérieur. Le second, sans le premier, c'est un corps sans âme. Mettez l'intérieur dans les âmes, l'extérieur viendra toujours. Mettez l'extérieur, vous n'avez rien fait.

"Commencer par l'extérieur, c'est bâtir en l'air, sans fondement ; c'est faire des machines, des girouettes. Il faut avant tout mettre la foi, l'amour de Dieu, la sève intérieure.

*"Spiritus est qui vivificat, caro non prodest quidquam.*

L'extérieur est comme un habit dont on se couvre ; il peut être beau, bien fait, donner un air élégant, gracieux, noble ; mais il ne donne pas la santé. Quand le médecin veut savoir si vous vous portez bien, il ne regarde pas votre habit, mais il vous tâte le pouls.

Ce n'est pas à dire qu'il faille négliger l'extérieur, et ne rien exiger de ce côté-là ; non, il faut de l'ordre et de la régularité. Mais il faut poser comme fondement principal et essentiel l'intérieur ; autrement on ne fait rien de solide, rien de durable.

*"Hæc oportuit facere et illa non omittere"*, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ aux Phariséens, en parlant des deux préceptes, intérieur et extérieur.

"Il y en a qui, commençant par des règlements extérieurs, font beaucoup de règles ; tout cela n'est rien ; le véritable règlement qu'il faut imposer aux autres, c'est celui-ci : **Suis Jésus-Christ, fais comme Lui**. Voilà ton modèle et ta règle de tous les instants.

Jésus-Christ donnait l'exemple à Ses apôtres. Il les mettait à tout, les formait à tout. Instruire, reprendre, et faire agir : voilà la grande méthode pour former les hommes et leur donner la vie intérieure, qui doit précéder tout le reste.

"Dans la fondation de l'Église, la plus belle œuvre du Tout-Puissant, Notre-Seigneur n'emploie aucun moyen extérieur.

"Il prend un homme auquel il communique sa vie, son Esprit. Il en choisit douze qu'il forme à la vie évangélique, mais ce n'est ni en les casernant, ni en les faisant marcher au pas qu'il les forme ; il ne fait pas de constructions ni ne bat la grosse caisse. Ni musique, ni théâtre, ni concert ; il leur défend plutôt d'employer les moyens extérieurs.

Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups..." Voilà ce qu'il leur dit.

Les moyens extérieurs n'aboutissent à rien de sérieux dans l'ordre surnaturel. **La prédication, la prière, la souffrance, la grâce, voilà les vrais moyens.**

"Il faut **se donner soi-même en spectacle au monde**, vivant pauvrement et saintement, à l'imitation de Jésus-Christ, à l'imitation de Saint Paul : alors on convertira le monde.

Il y en a qui se morfondent à employer des moyens extérieurs pour attirer le peuple et ils pensent convertir. Comme ils se trompent, et sont en contradiction avec l'Évangile !

"L'amour de Dieu et du prochain, la vraie piété, voilà le principe et la sève vivifiante, qui doit tout produire en nous : quand il y a cela dans une âme, il y a tout ce qu'il faut.

Mieux vaut la sainteté sans l'extérieur, que l'extérieur sans la sainteté ; mieux vaut le désordre avec l'amour de Dieu, que l'ordre sans Son amour.

"Encore une fois, qu'on ne s'attache pas trop à l'écorce ! Beaucoup ne pensent qu'à l'écorce, ne voient que l'écorce, ne jugent que par l'écorce. Il faut de l'écorce pour la sève, mais qu'est ce que l'écorce sans sève ? Un arbre mort. Il faut protéger l'écorce de l'arbre : mais il faut surtout arroser, soigner l'arbre, pour avoir une sève forte et vivifiante, et l'arbre sera beau et vigoureux".

### CONCLUSION.

Comme il y a dans le monde trois sortes de chrétiens, il y a aussi trois sortes de prêtres : les mauvais, les bons et les parfaits.

- Les mauvais sont ceux qui vivent dans le péché et l'indifférence de leurs devoirs. Ils ne donnent que trop souvent des scandales à l'Église de Dieu.

- Les bons sont ceux qui accomplissent leurs devoirs de prêtres, récitent leur bréviaire, disent la messe, prêchent quand c'est le moment de le faire, évitent le péché mortel et le scandale. On n'a rien à dire contre leur conduite ; ils sont même édifiants.

- Les parfaits ou plutôt ceux qui tendent à la perfection, qui cherchent à suivre Notre-Seigneur de plus près, qui ont le désir de travailler à la gloire de Jésus-Christ, ceux-là s'appliquent à l'imiter dans Sa pauvreté, dans Sa douceur, dans Sa charité, dans Son zèle pour les âmes, dans Ses souffrances.

Il y a une grande différence entre les bons prêtres et ceux qui cherchent à être parfaits ; les bons restent dans la limite du devoir, mais sans s'appliquer à imiter sérieusement Jésus-Christ ; ils repoussent même la pauvreté et le sacrifice. Ils ont encore soin de leur personne et ne veulent pas trop s'opposer au monde et aux goûts de leurs confrères. Tandis que celui qui tend à la perfection ne voit que Jésus-Christ ; il fait passer Jésus-Christ avant tout ; il aime, et s'efforce d'imiter le plus fidèlement qu'il peut Celui qu'il aime.

C'est à cette perfection que Jésus-Christ nous appelle, et non à une fidélité telle quelle, qu'on rencontre dans le grand nombre. Or un saint prêtre fait plus de bien que cent prêtres simplement bons ; il procure plus de gloire à Dieu et convertit plus de pécheurs que cent autres ensemble.

*Sacerdos alter Christus* : voilà quelle doit être notre devise. Il y a toutefois deux manières d'être d'autres Jésus-Christ : par les pouvoirs et par les vertus.

Celui qui ne ressemble à Jésus-Christ que par les pouvoirs n'est qu'un homme machine, inutile, impuissant, qui montre le chemin sans y marcher, qui sauve quelques âmes sans parfois se sauver ; un canal qui fait couler l'eau sans en rien retenir pour lui-même.

Il faut ressembler à Jésus-Christ par les vertus pour être véritablement Jésus-Christ. C'est en cela que consiste la véritable ressemblance entre le prêtre et Jésus-Christ. Mais cette ressemblance est-elle possible pour le prêtre vulgaire, qui recule devant toute idée de dévouement et de sacrifice ?

Prêtres de Jésus-Christ, si nous entendons aujourd'hui sa voix, n'endurcissons pas notre cœur ! Disons-lui, avec une volonté ferme et généreuse : "Me voici devant Vous !... Parlez, Seigneur, parce que Votre serviteur écoute... Je Vous suivrai, Seigneur, partout où Vous irez !... Me voici tout prêt à faire Votre bon plaisir..." Et ensuite, ne songeons plus qu'à tenir notre promesse.

### TABLE DES MATIERES

Objet de ce petit traité : son opportunité.

Premier obstacle : l'absence d'esprit intérieur.

Deuxième obstacle : le confortable.

Troisième obstacle : un secret attachement aux biens de la terre.

Quatrième obstacle : l'attachement exagéré à ses parents.

Cinquième obstacle : les relations inutiles avec le monde.

Sixième obstacle : le manque de circonspection dans les rapports avec les femmes.

Septième obstacle : l'immortification.

Huitième obstacle : le désœuvrement.

Neuvième obstacle : les lectures frivoles ou inopportunes.

Dixième obstacle : la négligence de nous corriger de nos défauts.

Onzième obstacle : l'esprit d'indépendance.

Douzième obstacle : le ministère auprès des hommes et des jeunes gens trop négligé, au profit des femmes.

Conclusion.